QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 32 15 Juillet 1910. LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

AVIS AUX ACTIONNAIRES

Société de l'ÉCHO DU MERVEILLEUX

*Les Actionnaires de la Société de l'*Echo du Merveilleux *sont convoqués en assemblée générale pour le samedi* 16 juillet, *à deux heures et demie de relevée, au siège social, 19, rue Monsieur-le-Prince, à Paris.*

ORDRE DU JOUR :

1° *Révision des statuts.*
2° *Rapport du Conseil d'administration, sur les opérations sociales de l'exercice 1909-1910.*
3° *Rapport du Commissaire censeur.*
4° *Approbation des comptes et fixation du dividende.*
5° *Nomination d'un commissaire pour l'exercice 1910 1911.*

ENQUÊTE DE *L'ÉCHO DU MERVEILLEUX* SUR LE MERVEILLEUX ET LA MÉTAPSYCHIQUE

La réponse de Gaston Mery

On trouvera tout naturel que Gaston Mery intervienne dans un débat qui l'aurait d'autant plus intéressé qu'il en a été en quelque sorte l'initiateur par un échange d'articles entre M. Jules Bois et lui en 1907, lorsqu'a paru le *Miracle Moderne*.

La doctrine de mon cher mari, à qui il avait donné le nom de « Catholicisme expérimental », avait, comme on le sait, pour but d'apporter aux dogmes une démonstration nouvelle par les faits ou plutôt, pour lui laisser exprimer lui-même toute sa pensée, je citerai un passage d'une conférence qu'il fit, sur l'invitation de M. l'abbé Galy, à l'Athénée-Saint-Germain : « Catholicisme Expérimental, cela semblerait vouloir dire que les vérités révélées ont besoin d'être démontrées d'une certaine manière pour être crues. Cela n'est pas ma pensée. Les dogmes sont les dogmes. On y croit. Il faut y croire, et ce n'est pas une



PORTRAIT DE GASTON MERY

des moins grandes beautés du Catholicisme que cette obligation imposée à notre intelligence et à notre raison de s'humilier devant le mystère... Vouloir démontrer les dogmes par les procédés dont on se sert pour vérifier les hypothèses scientifiques, ce serait, en quelque sorte, admettre que les dogmes pourraient n'être pas vrais. Cela, j'en ai peur, friserait l'hérésie. Or, je m'empresse de le dire, je ne suis point hérétique.

« Aussi bien, voici ma pensée exacte. Mes recherches, mes expériences, mes réflexions m'ont amené à cette conclusion : Si un homme dénué de religion, abandonné par la foi ou simplement sceptique, mais sans parti pris, consent à se livrer avec un sens critique, avisé, à l'étude des faits psychiques, cet homme sera forcé, à un moment donné, d'admettre la réalité de l'Au-Delà. Bien plus, il devra reconnaître que cet Au-Delà est peuplé d'êtres invisibles, doués d'intelligence et de volonté, et, s'il est sincère, il ne tardera pas à confesser que de toutes les définitions qu'on a proposées, la définition catholique est celle qui correspond le mieux aux caractères constatés de ces entités mystérieuses... »

Dès lors, on devine ce que Gaston Mery, qui avait toujours témoigné aux travaux si remarquables et si consciencieux de M. Jules Bois une estime et un intérêt aussi vifs qu'assidus, pourrait répondre à l'enquête que, sur ma demande, notre éminent collaborateur a bien voulu instituer. M. Jules Bois cherche à écarter, momentanément du moins, toute question métaphysique des études sur le Merveilleux. Il espère ainsi mieux saisir, mieux délimiter, mieux comprendre le prodige. Il faut rendre hommage à cette méthode avant de la discuter. L'auteur du *Miracle Moderne* désire ainsi attirer aux grandes enquêtes sur le Merveilleux les intelligences les plus diverses, quelles que soient leurs tendances philosophiques, et même les agnostiques, pourvu qu'ils soient sincères.

Gaston Mery partait d'un autre point de vue ; il cherchait au contraire à trouver dans les faits la démonstration d'idées métaphysiques. Dans l'observation des phénomènes, ce n'était pas tant le mécanisme qui le tentait que la cause première ou finale. Je n'ai d'ailleurs encore qu'à lui laisser la parole pour que nos lecteurs se rendent mieux compte de son point de vue personnel, grâce à la clarté qu'il savait mettre dans tous ses écrits :

« Pour nous, disait-il, les phénomènes sont dus à deux éléments ; un élément amorphe, en quelque sorte passif, la force émanée du médium, et un élément actif, la volonté directrice, que cette volonté provienne du médium, d'un assistant ou d'une personnalité extra ou supra-humaine. Autrement dit, pour nous, dans le fait métapsychique, la force médianimique est aussi distincte de l'intelligence qui la dirige, que dans le fait télégraphique, par exemple, l'électricité produite par la pile peut l'être de la volonté du télégraphiste.

« Pour M. Jules Bois, au contraire, ces deux éléments sont confondus et tous deux, dans tous les cas, émanent du médium — de son moi normal ou de son tréfonds ancestral. Du moins nous avons en nous la toute-puissance latente de l'Au-delà. Il s'agissait seulement de le savoir. Maintenant, on le sait, et grâce à cette mine encore inexploitée du subconscient, nous allons tous enrichir notre personnalité, constituer bientôt une humanité supérieure. »

Discussion des plus intéressantes sur la méthode à suivre plus que sur les principes eux-mêmes entre deux esprits qui s'appréciaient et avaient chacun leur talent propre et leur originalité.

M. Jules Bois, qui n'est pas seulement un des maîtres de la psychologie contemporaine, mais aussi un vrai poète et un croyant, a prouvé, dans ses récents articles si goûtés à l'*Écho du Merveilleux*, la hauteur de son esprit et l'impartialité de ses recherches. Gaston Mery, qui était si accueillant et si désireux de la prospérité de cette Revue, serait heureux comme moi de cette orientation, adoptée par celui qui était son ami et avec qui il a eu une polémique si cordiale, orientation vers les idées qui nous sont chères et communes.

Mme GASTON MERY.

VRAIS ET FAUX PROPHÈTES

I. LAURENT DE BRINDES ET NOSTRADAMUS. — II. LAURENT DE BRINDES ET LES PSEUDO-PROPHÉTIES PROTESTANTES OU MUSULMANES. — III. LAURENT DE BRINDES ET LES TEXTES ANCIENS.

I. — Lyon est resté un centre mystique, et les éditeurs d'ouvrages sur les prophéties modernes sont assurés que leurs compilations y seront fort appréciées. Depuis juillet 1907, un inconnu, qui prend le nom d'un bienheureux, le capucin Laurent de Brindes, a publié six fascicules, au titre assez voyant, et en annonce plusieurs autres (1).

Ce qui donne à cette publication une valeur appréciable, c'est que l'auteur connaît à fond les prophéties sacrées, les rapproche d'une manière judicieuse, les commente

(1) Bousset, éditeur, 7, rue de la Vierge-Blanche, à Lyon : 1 franc chaque fascicule.

avec sagacité, au moyen des prophéties privées ou d'observations que lui suggère la marche des événements. Isaïe, par exemple, est habilement comparé avec l'Apocalypse dans le 5e fascicule, avec Daniel dans le 2e, et éclairé par plusieurs passages des petits prophètes.

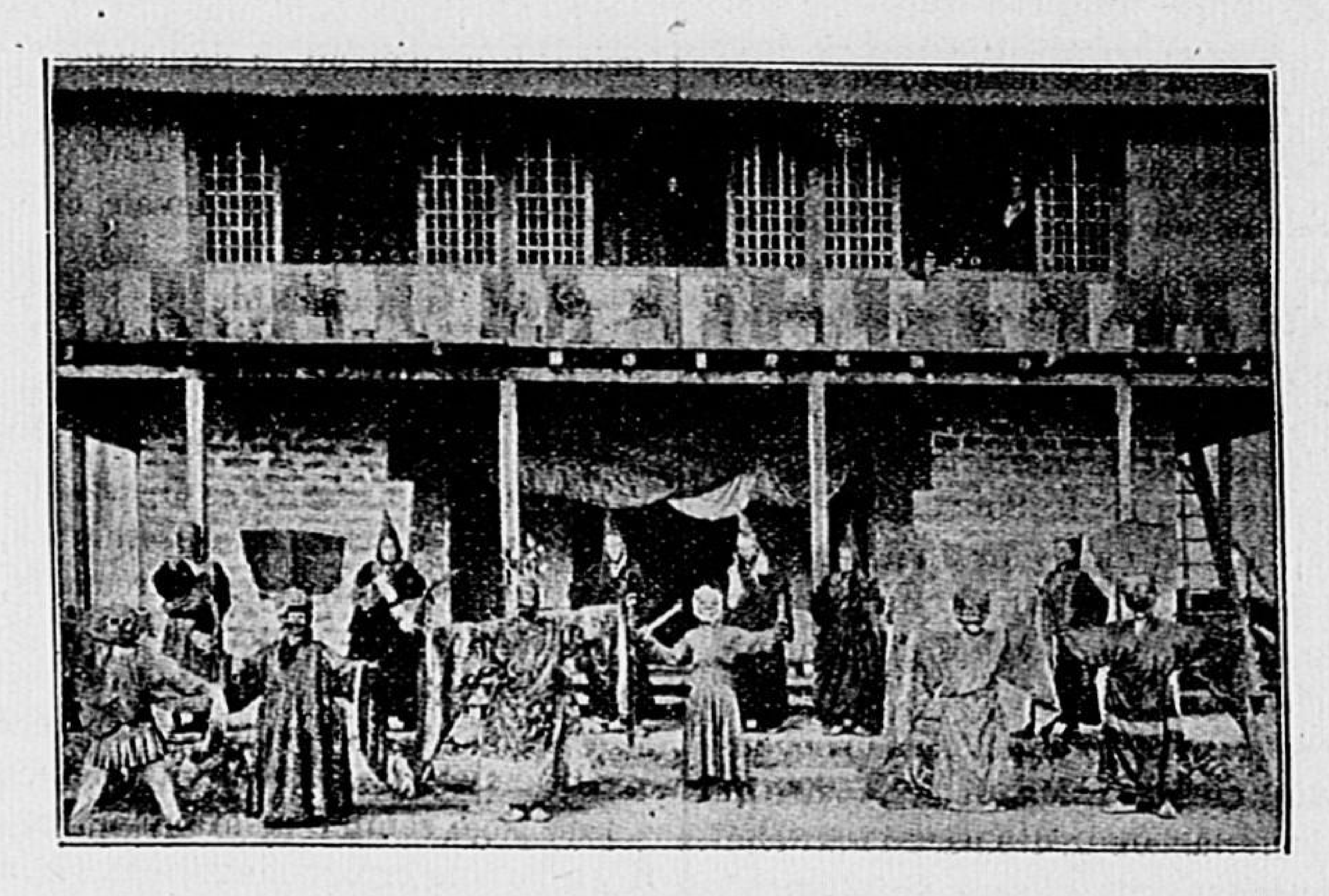
Le premier fascicule résume les guerres qui se termineront par le triomphe du Grand Monarque (1). Les trois suivants exposent l'envahissement prochain de l'Europe par les sectateurs fanatiques de Mahomet, et le rôle criminel des Israélites. Le 5e parle de l'écrasement des Barbares par le Grand Roi, entre 1908 et 1920, et du triomphe de l'Antéchrist, qui aurait lieu de 1945 à 1949. Le 6e, publié en janvier 1910, traite du monarque allemand qui doit soutenir un antipape, de la ruine de Jérusalem avant la conversion des peuples, de l'écrasement de Gog et Magog (peuples musulmans selon l'écrivain), et du retour des Juifs en Palestine avant la conversion de l'Univers. D'autres seront publiés sous ces titres : *Ismaël contre Israël. Celui-ci dominera-t-il celui-là ? Le Roi de Palestine.*

Le lecteur trouvera dans ces brochures quantité de remarques fort curieuses sur les aérostats et les aéroplanes, vus par le prophète Isaïe, sur la future langue universelle dont parle Amos, sur l'urgence de s'armer, particulièrement pour les Lyonnais, afin de se défendre contre les socialistes, que les francs-maçons préparent à saccager nos écoles et nos églises, sur le rôle futur des puissances du Nord et la ruine de l'empire anglais (2).

L'idée première, qui consistait à mettre en évidence les prophéties tirées des livres saints, en les rapprochant des prédictions modernes, était des plus heureuses. L'auteur a su, en outre, mettre au jour certains passages prophétiques, rejetés comme inacceptables par ses devanciers et faire ressortir l'importance des prochains soulèvements de l'Islam contre le monde chrétien.

Mais il y a dans son travail, par suite d'un plan défectueux, des obscurités, des longueurs et des répétitions. En outre, nous devons signaler de plus graves défauts.

II. — Fort injustement, Laurent de Brindes reproche à l'abbé « Tornié-Charrigny » (lisez Torné-Chavigny) et à Le Pelletier d'avoir voulu trouver l'énigme du prophète Nostradamus « sans rechercher le chiffre de liaison », et assure l'avoir découvert après de longues recherches. Cette affirmation suffirait à nous démontrer que l'auteur n'a pas lu, ou tout au moins n'a pu s'assimiler l'*Histoire prédite et jugée par Nostradamus*, et les autres ouvrages de l'abbé Torné. On doit même lui reprocher la présomption avec laquelle il s'est hasardé à traduire (incomplètement) divers quatrains dans plusieurs de ses fascicules. Le résultat est déplorable. Faute d'avoir connu le secret d'interprétation, que possédait l'abbé Torné et dont il a expliqué les principes, Laurent de Brindes ne réussit pas à traduire complètement un seul des quatrains concernant l'avenir, et même applique aux temps futurs plusieurs que l'abbé Torné avait parfaitement traduits, mais qui concernent des faits passés. La lecture de la réédition des *Centuries*, faite par l'abbé Torné en 1872, suffirait au premier commentateur venu pour éviter les erreurs étonnantes dans lesquelles est tombé maintes fois Laurent de Brindes. Le Pelletier a pillé et déformé l'œuvre de l'abbé Torné, sans doute pour complaire aux partisans de Napoléon III : *Les Lettres du Grand Prophète*, imprimées en 1871, contiennent une accablante réplique de l'auteur de l'*Histoire pré-*



LA DANSE DES LAMAS A BENTHIA-TEMPLE

(Extrait de *Mon Tour du Monde*, par la comtesse du Bourg de Bozas
(Plon, Nourrit et Cie, éditeurs)

(1) L'auteur l'appelle Henri VI, quoique Nostradamus le nomme *Chyren Quintin*.

(2) Voir surtout les fascicules I, IV, V (p. 5-6). Un habitué des séances de Mlle Couédon m'a assuré qu'elle avait prédit l'emploi d'une langue universelle sous le règne du Grand Monarque.

dite et jugée : Laurent de Brindes ne paraît pas connaître cette réplique. Aucun commentateur ne s'était permis de modifier les dates révélées très rarement par notre prophète national, et cela pour appuyer un système particulier sur la proximité du triomphe de l'Antéchrist Il faut encore constater que si Laurent de Brindes connaissait bien l'œuvre de l'abbé Torné, il ne citerait pas des sixains, qui ne sont point de Nostradamus (1). Puisse l'auteur lire tout au moins l'ouvrage récent de M. Elisée de Vignois (2). Cette lecture suffira pour lui donner la pénible conviction que toutes ses pages sur Nostradamus sont à refaire entièrement.

III. — Laurent de Brindes a eu l'idée malheureuse, pour démontrer que les musulmans vont ravager la Hongrie et la Pologne, de citer *in extenso* Nicolas Drabicius, Catherine Poniatovie et Kotter dans son quatrième fascicule. S'il avait consulté les dictionnaires de Bayle et de Moréri, il aurait appris que ces visionnaires étaient des protestants qui firent de fausses prophéties, maladroitement vulgarisées par Comenius; les luthériens eux-mêmes furent forcés de les condamner, quand le temps eut démontré leur fausseté. Christine Poniatovie vaticina contre le Souverain Pontife pendant la guerre de Trente ans, et en faveur du prince protestant de Transylvanie, Bethlen Gabor, ainsi que de l'électeur palatin Frédéric, élu roi par les révoltés de Bohême, auquel elle promit la couronne de Pologne.

Non moins regrettable est la citation répétée des pseudo-prophéties musulmanes sur un futur Mahdi originaire de la Perse : elles ont tout juste la valeur des pseudo-prophéties protestantes, et du reste se contredisent absolument. Les sectateurs de Mahomet, s'ils n'ont pas été toujours guidés par les démons, se sont inspirés des prophéties de la Bible et de l'Evangile, ainsi que du pseudo-Méthodius, ou ont donné comme prophéties les rêveries de leur imagination. Le « Maître de l'heure » s'appellera Mohammed-ben-Abdallah, et viendra du Maroc conquérir Alger et Tunis, avant que surgissent les sauvages *Jadjoud jaoumad joudja*, que tuera Sidna Aïssa (Jésus-Christ), un peu avant l'extinction de la race humaine (3). On reconnaîtra ici les peuples sauvages de *Gog et Magog* dont parle Ezéchiel. Laurent de Brindes devrait supprimer ces fausses prophéties dans une prochaine édition.

IV. — Laurent de Brindes a commis un grand nombre d'erreurs en citant des documents prophétiques d'origine orthodoxe. Il ignore que Béméchobus, évêque de Patare en Grèce, est *Be(atus) Methodius*, dont le nom, écrit en abrégé, a été défiguré par l'ignorance des copistes (1) et il reproduit dans le même fascicule un abrégé de ce document, sous le vrai nom du prélat (2). Ainsi que les autres commentateurs français de ces derniers temps, il n'a pas consulté la savante étude, é rite, il est vrai, à un point de vue rationaliste, par M. Franz Kampers, et intitulée *Kaiserprophetieen und kaisersagen im Mittelalter* (Prophéties et traditions sur les empereurs au moyen-âge). M. Kampers pense que la compilation du pseudo-Methodius a été rédigée sous l'impression des premières attaques de l'Islam contre Byzance, dont elle prédit la prise par les musulmans. Il ne pouvait se demander si des prophéties authentiques n'avaient point été mêlées, dans cette compilation, à des parties dénuées de valeur (3).

Le compilateur a cru devoir citer plusieurs textes prophétiques *in extenso*. Pour intéresser les Lyonnais, il a reproduit la prophéthie de Marie des Brotteaux, ce que nous trouvons assez justifié. Mais il y a joint un document inséré par M. Berthin en 1838 dans la *Revue de Vienne* : celui-ci a le caractère d'une supercherie littéraire, comme la prophétie de Cazotte, vulgarisée par La Harpe. Reproduire aussi, en caractères gothiques, des passages de *Mirabilis liber* ou d'autres vieux recueils, c'est prouver seulement l'ancienneté d'une tradition prophétique, en laissant à d'autres le soin de démontrer, par la publication des prophéties originales ainsi résumées, que tel ou tel personnage a été prédit indiscutablement (4).

Une page semble mentionner un antipape appelé *Renus* Il y a ici une erreur singulière. Ce nom signifie Le Rhin. Nostradamus a désigné l'auteur du coup d'Etat du Deux décembre par ce vers :

Esleu sera Renard ne sonnant mot

Ignorant la traduction de Torné, Laurent de Brindes s'est figuré que ce personnage est l'antipape Renus.

Il cite avec raison une prophétie éditée au XVIIe siècle, mais sans dire qu'on l'attribue à Rouellond et qu'elle a été rééditée en 1861. On pourra accepter comme lui la prophétie de saint Sévère (qui est peut-être de saint Vincent Ferrier), quand son origine aura été élucidée. Celle du bienheureux Vincent est encore de saint Vincent Ferrier. Toutefois Jean de Rochescize, Reinard le Lombard (ou le Lollard), Antonin Théodore (?), les (prétendues) sibylles païennes (prophéties italiennes du XIIIe siècle), saint Anselme, l'auteur d'un traité sur l'Antéchrist (qui n'est pas saint Augustin, mais Adson) (5), Johanes Vaterger (Jean

(1) Voir fascicule V, p. 28-33. Nous renonçons à faire une fastidieuse énumération des trop nombreuses erreurs de l'auteur, qui parfois entrevoit quelque chose de l'avenir.

(2) *Notre histoire racontée à l'avance par Nostradamus*, 12 francs.

(3) Capitaine Richard : *L'insurrection de Dahra* (1846); Onésime Reclus : *Nos Colonies* (Hachette, in-4°, p. 39-40). Le marabout Sidi-el-Akredar a prophétisé la prise d'Alger, puis de Tunis par les chrétiens, avant le temps où viendra le Maître de l'heure. La *Revue africaine* d'avril 1877 a parlé d'autres vaticinations, sans y mêler un seul schah de Perse.

(1) Adrien Peladan. *Nouveau Liber mirabilis* (Lyon, 1872, in-12), 3e fascicule de Laurent de Brindes, p. 13.

(2) 3e fasc., p. 13-19 et p. 32.

(3) München. Dr H. Lüneburg, 1895, in-8. Extrait de : *Historische Abhandlungen* (262 pages).

(4) Il y aurait utilité à publier et traduire les prophéties de Joachim : elles sont aux manuscrits de la Bibliothèque nationale.

(5) Voir la brochure de M. Paul de Charliac : *L'Antéchrist du moine Adson et les origines des prophéties modernes* (Paris, Dujarric, 1905, in-8°). M. Kampers, que ne cite pas M de Charliac, pense qu'Adson s'est inspiré de saint Augustin, d'Alcuin et de Raban Maur.

de Vatiguerro ou Prêche-guerre, qui est probablement Savonarole), ne nous ont transmis que des abrégés de textes anciens : le compilateur a tort de les citer comme des prophètes authentiques.

Mieux eût valu suivre un plan régulier, ne pas multiplier les fascicules, ne citer *in extenso* aucun texte, et se contenter d'un commentaire très bref, en renvoyant aux meilleurs recueils prophétiques. Il est à regretter que l'esprit critique ne soit pas chez Laurent de Brindes à la hauteur de son zèle d'apôtre. Aussi, prenons-nous la liberté de préférer à ses opuscules le volume de M. de Novaye, malgré ses défauts. Tant que les compilateurs de prophéties n'auront pas appris à sacrifier des textes dix fois imprimés, qui ne supportent pas l'examen, les catholiques instruits refuseront d'apprécier leurs ouvrages (1).

TIMOTHÉE.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Albert Ier et le Merveilleux belge.*

L'*Echo* a publié un article sur le merveilleux bulgare à propos de la visite du tsar Ferdinand. Nous ne devons pas une moindre politesse à notre hôte actuel, le roi des Belges. Mais le merveilleux belge est un vaste sujet ! Les seules légendes de la forêt des Ardennes fourniraient la matière d'un in-octavo, sans parler de celles de la Campine. Cueillons seulement deux légendes, relatives à deux des plus grandes villes de son royaume, pour les offrir, comme des fleurs poétiques du sol natal, à Albert Ier.

Il y a vingt-deux étymologies du nom d'Anvers. Selon les uns, la rive droite de l'Escaut, où s'élève aujourd'hui la ville, était jadis un chantier, en flamand *werft*, et l'on disait « Borgt' aen't werft », bourg au chantier, puis, par abréviation, *aen't werft* seulement, d'où la corruption : Anvers. Selon d'autres, le nom de la ville — Autwerpen en flamand — vient du vieux mot *aenwerp*, qui signifie alluvions, etc. Enfin la plus respectable tradition fait dériver Anvers de *hand*, main, et de *werpen*, jeter. Nous voici à notre légende.

Un géant, dont la forme monstrueuse a été souvent reproduite, sur la porte de l'Escaut et ailleurs (tenant toujours une main coupée) est, dans quelques monuments, l'emblème de la ville. Dans d'autres, comme sur la médaille frappée à Anvers en 1565, c'est l'Escaut qu'il figure. Les deux mains coupées qui somment le blason d'Anvers représentaient alors les deux bras du fleuve. Mais la réalité légendaire est bien autre.

Suivant elle, un géant de quinze pieds de haut, nommé Druon et venant des déserts tartariques, arriva, deux siècles à peu près avant l'ère chrétienne, à l'embouchure de l'Escaut et se construisit un fort à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville, trouvant la position belle. On montra longtemps les traces de ce château sur la rivière, près du Vier-Schale, à l'endroit où fut depuis la maison des chevaliers teutoniques.

Tyrannique comme toute sa race détestable, ce géant exigeait de tous ceux qui passaient devant sa forteresse, remontant ou descendant l'Escaut, un lourd tribut. Et à ceux qui balançaient à le lui payer, il coupait la main droite. Les gens du pays, commerçants et pêcheurs, étaient terrorisés. Sur ces entrefaites, les Romains avaient pénétré dans la Gaule Belgique. Druon, qui s'inquiétait fort peu des différences de race, coupa le poing à quelques mariniers de Salvius Brabo, lieutenant de César. (Brabo, suivant la même légende, a laissé son nom au Brabant). Furieux, le chef romain accourt sur l'Escaut, jurant de brûler le géant dans son repaire.

Mais les braves pêcheurs de la côte furent honteux de laisser aux Romains la punition du monstre qu'ils maudissaient depuis si longtemps. Sept braves jeunes hommes s'exerçaient en secret au tir de l'arc pour délivrer leurs compatriotes d'un tyran si odieux. Car il n'y avait d'autres moyens de tuer Duon que de le percer à la gorge ou aux yeux, tout le reste de son corps étant couvert d'une écaille épaisse, Encore sa gorge était-elle garantie par une barbe rude.

Tous les sept jeunes gens allaient se marier. Ils firent le vœu solennel d'abattre le géant et remirent leurs noces après cette noble entreprise. Salvius, très chevaleresque, leur accorda l'honneur de venger eux-mêmes leur pays, mais il voulut les accompagner pour être le témoin et le juge de leur gloire.

Les sept jeunes gens, accompagnés donc de Salvius, se mirent dans une barque chargée de pelleteries et descendirent l'Escaut. Leur barque s'arrêta au pied du fort où flottait la redoutable bannière du géant, et ils parurent devant lui, portant, comme le tribut habituel, la moitié de leurs marchandises, mais cachant sous leurs manteaux leurs arcs et leurs flèches.

Pendant que Druon comptait les peaux, trois flèches vinrent le frapper à la gorge ; mais la barbe avait amorti les coups, les plaies étaient peu profondes. Poussant un hurlement dont retentit tout le rivage, le monstre s'élançait, lorsque deux nouvelles flèches lui crevèrent les yeux. Rugissant et tâtonnant comme le cyclope après le coup d'Ulysse, le colosse s'embar-

(1) Le livre de M. de Novaye, par exemple, reproduit de simples abrégés ou des compilations : les prétendus prophéties de la sibylle de Tibur, de saint Caltade, de David Paréus, de saint Augustin, de Merlin, de saint Rémi, de saint Isidore de Séville, de Werdin, d'Anselme, évêque *du* Sunium (!). de Jean Lichtenberger, de Pirus, du Roi des Lis, de Merlin Joachim (!), du Roi de Perse, de Limoges, de Lucidaire, de Bernard de Bustis, d'Artus Thomas, de Rodolphe Gilthier, de Bobola, de dom Bosco.

rassa les jambes dans un madrier que lui jetèrent ses ennemis, chancela, tomba ; et les sept jeunes gens l'achevèrent en poussant des cris de triomphe. Salvius Brabo lui coupa la main droite, qu'il jeta dans l'Escaut. Il fallut huit chevaux pour traîner à la mer l'énorme cadavre, que la marée emporta.

— Rendez grâce à ces jeunes héros, dit le Romain au peuple accouru. Avec de tels hommes, votre peuple sera puissant et fort.

Après ce bel exploit, les sept jeunes gens coururent rejoindre leurs tremblantes fiancées. Ils furent la tige des sept familles patriciennes d'Anvers.

*
* *

La seconde légende appartient à la ville de Mons, qui doit son origine à sainte Vaudru beaucoup plus qu'au vieux camp romain du père de Cicéron, dit Collin de Plancy, dont j'abrège l'agréable bavardage.

En ce temps-là, vers la fin du IXe siècle, le comte de Mons était Régnier au Long cou, chevalier célèbre par son courage et sa belle mine, époux de la charmante Albraïde, qui lui avait apporté le comté en dot.

Un jour, un jour néfaste, les barques normandes parurent aux embouchures de l'Escaut. Baudouin Bras-de-fer avait chassé de la Flandre ces barbares du nord ; mais on annonçait que leurs flottilles innombrables remontaient le fleuve et qu'ils débordaient sur le pays comme un torrent.

Le brave Régnier saisit ses armes et marcha au devant de la horde normande avec ses guerriers.

Albraïde, tout en larmes, courut s'enfermer et prier dans une petite chapelle qu'elle avait élevée en l'honneur des Douze Apôtres.

La petite troupe du comte Régnier se heurta aux masses normandes que commandait le farouche Rolf. Malgré le courage du comte et de ses chevaliers, l'avantage resta au nombre. Le comte dut se replier sans cesse devant le flot envahisseur. Mais il faisait à l'ennemi une implacable guerre de partisan et même il lui prit douze de ses principaux chefs dans des embuscades.

La comtesse Albraïde passait toujours ses journées en prières devant l'autel des Douze Apôtres. Une affreuse nouvelle l'y vint frapper : Régnier, à son tour, était tombé aux mains de Rolf, et le chef barbare refusait de l'échanger contre ses douze lieutenants prisonniers. Il voulait faire tomber la tête de l'adversaire qui lui avait si durement résisté.

Albraïde, éplorée, demanda en vain un dernier effort aux Montois pour essayer de délivrer le comte. Il ne restait plus dans la ville que des femmes, des enfants et des vieillards, et chacun, prévoyant l'entrée prochaine des Normands, ne pensait qu'à cacher ce qu'il avait de précieux.

La pauvre femme à demi-folle sortit de la ville, seule, se dirigeant vers un étang où elle voulait se jeter. Mais au bord de l'eau elle vit un homme vêtu à l'antique, et portant un bourdon de pèlerin. Elle fit un détour pour l'éviter ; un autre homme, vêtu de même, lui apparut ; celui-là portait une épée. Un troisième tenait des clefs, un quatrième s'appuyait sur une croix en X ; un cinquième élevait un calice... Douze hommes, dans la brume, entouraient l'étang et paraissaient le garder. Et ces figures surprenantes n'étaient pas étrangères à Albraïde : il lui semblait reconnaître les Douze Apôtres, tels qu'ils étaient figurés sur les vitraux de la chapelle.

Les douze vieillards l'entourèrent et lui dirent :
— Nous te gardons, Albraïde, car une pensée coupable est dans ton cœur. Reprends espoir ; renvoie les douzes capitaines ; tu reverras Régnier au Long cou !

Albraïde tomba sur les genoux, car les formes s'effaçaient dans une sorte de brume lumineuse, et elle ne pouvait méconnaître le miracle.

Le lendemain, Rolf, qui faisait dresser le haut échafaud sur lequel il voulait que fût décapité le comte, vit avec surprise arriver ses douze chefs rendus à la liberté. Douze chariots les suivaient, portant de la vaisselle d'or, des sacs d'argent, des objets précieux, dépouilles de tous les châteaux, de toutes les églises, et jusqu'aux bijoux de la comtesse Albraïde.

Le Barbare, émerveillé d'un si violent amour, fit venir Régnier, l'embrassa, lui donna un cheval et voulut lui-même le reconduire à sa femme, à laquelle il ramena tous ses trésors. — Comte Régnier, lui dit-il, qu'il y ait entre nous paix et amitié éternelles !

Et il jura de respecter à cause de lui le Hainaut et le Brabant ; c'est pourquoi, regagnant l'Océan, Rolf vint saisir cette partie de la Neustrie française qui s'est appelée depuis Normandie et qui fut si fertile en beaux génies, depuis Guillaume le Conquérant jusqu'à Mme Lucie Delarue-Mardrus.

GEORGE MALET.

PHÉNOMÈNE DE SYMPATHIE

Nicolas et Auguste Chifflot, nés au Creusot le 9 février 1828, frères jumeaux, étaient tourneurs sur métaux. Quand l'un d'eux était malade, l'autre l'était aussi, quelle que fût la distance qui les séparât. Auguste habitait Tonnerre (Yonne), et Nicolas, Tarare (Rhône). Ils furent atteints, en même temps, d'une première attaque de paralysie. Le 24 janvier 1884, celui de Tonnerre mourut des suites d'une deuxième attaque en se rendant chez son coiffeur ; celui de Tarare prit également sa deuxième attaque dans un café en jouant au billard et, à vingt-quatre heures de distance, il suivait son frère dans la tombe.

« LES FAITS MERVEILLEUX ACTUELS »

LE MERVEILLEUX EN PROVINCE

LA

MAISON HANTÉE DE SAINT-NICOLAS-DU-PORT

A Saint-Nicolas-du-Port, près de Nancy, sur la place de la République, existe un bazar « parisien » qui appartenait, il y a deux ans à M. Renaud, et qui est, aujourd'hui, la propriété d'un ex-caporal du 4e bataillon, caserné dans la ville.

Le nouveau propriétaire fit de brillantes affaires, car il ne tarda pas à annexer un magasin de nouveautés mitoyen.

Cette prospérité rendit-elle jaloux les démons célestes ou terrestres? On ne sait encore; mais, il y a trois semaines, s'abattit sur l'habitacle une pluie vraiment terrifiante.

La bonne de M. Tible — tel est le nom du propriétaire actuel du bazar parisien — une accorte villageoise de dix-huit printemps, nommée Germaine Maire, lavait dans l'une des deux cours aménagées derrière l'immeuble : une miche de pain s'abattit à ses pieds...

Le mardi suivant, une manifestation plus expressive encore se produisit, alors qu'elle accomplissait sa lessive hebdomadaire. Un long clou vint traverser, en sifflant, la manche gauche de sa camisole, et se planter au beau milieu de son tablier.

Rebelle à la superstition, Germaine crut à une farce des voisins. L'heure du dîner avait sonné. Elle descendit à la cave et remonta la bouteille de vin habituelle. Un caillou énorme la lui brisa dans la main.

La plaisanterie, cette fois, dépassait les bornes ; Germaine se mit à crier : un cliquetis de ferrailles lui répondit, faisant tomber à ses pieds une vitre pulvérisée; les projectiles les plus divers crépitèrent sur la muraille : pierres, clous, morceaux de bois, crampons...

Deux jours s'écoulèrent, pendant lesquels la jeune bonne pénétra le moins possible dans la cour maudite. Elle essaya d'accomplir sa besogne dans l'enclos voisin ; une nouvelle grêle salua immédiatement son apparition. Clous, pitons et cailloux allèrent, cette fois, frapper jusque dans les fenêtres, dont tous les carreaux s'éparpillèrent en miettes.

Depuis le mois d'avril et même avant, la mitraille redoubla, chaque soir, avec une ponctualité effarante, tombant même jusque dans le magasin.

Un charpentier, M. Fournier, essayait une casquette. qu'un long clou vint transpercer dans ses mains. Il ne restait à M. Tible qu'à s'en remettre à la police du soin de sa sécurité.

M. Michelet, l'actif commissaire de l'endroit, vint enquêter. Il crut découvrir le point de départ de la grêle mystérieuse, et il l'indiqua du geste. Un caillou lancé d'une direction opposée l'atteignit au milieu du dos.

Semblable à Guignol, l'invisible farceur ne respectait pas même le commissaire. Celui-ci résolut d'arracher, de gré ou de force, leur secret aux murs voisins ou à la terrasse qui les surplombe.

Il posta sur le toit ses fidèles gardes-champêtres. De leurs observatoires, les gardiens de l'ordre apercevaient la terrasse soupçonnée, et, en même temps, les tours de la basilique d'où, affirmaient certains, pouvaient partir les projectiles, et, pourtant, le bombardement redoubla. Ce qui restait des malheureuses vitres se déchiqueta sous leurs regards impuissants.

La garde veille et la grêle malfaisante continue.



JEUNE FILLE THIBÉTAINE

(Extrait de *Mon Tour du Monde*

par la comtesse du Bourg de Bozas (Plon, Nourrit et Cie,édit.)

LE MERVEILLEUX DANS NOS COLONIES

LA SORCELLERIE A MADAGASCAR

Un voyageur prenant terre à Antsirane (baie de Diego-Suarez) n'hésiterait pas à déclarer : «Les habitants noirs de Madagascar viennent tous de la côte occidentale d'Afrique ».

En effet, tous les Malgaches du Nord, Antakares, Sakalaves et Betsimisaraks, ne peuvent renier leur origine africaine.

Mais notre touriste ne tarderait pas à changer d'avis s'il entreprenait de parcourir la grande île en suivant par exemple l'arête longitudinale qui part de la montagne d'Ambre et s'étend sans solution de continuité jusqu'à Fort-Dauphin.

En gravissant les plateaux de l'Emyrne, il rencontrerait des indigènes portant les indéniables marques de leur extraction asiatique. Il en verrait d'autres

dont les ancêtres ont dû habiter les îles de l'Océanie. Il aurait même la surprise de traverser une petite enclave peuplée d'individus de couleur mal définie et se prétendant issus de la grande lignée des « Vasas » (1).

Les vieillards de la baie d'Antonghil se rappellent que, dans leur enfance, ils ont vu aborder à leurs rivages un étrange voilier dont les marins étaient des Arabes. Ceux-ci prirent des mesures, cherchèrent des points de repère, consultèrent des documents et, toutes ces opérations ayant été effectuées, se rendirent directement à une sorte de tumulus auquel nul n'avait jamais accordé la moindre attention.

Ils fouillèrent la terre et exhumèrent des ossements humains qu'ils emportèrent sur leur « boutre ». Puis ils levèrent l'ancre, déplièrent les voiles et reprirent le galop des vents. Ils n'étaient donc venus que pour recueillir les restes de quelque ancêtre éloigné, le chef peut-être des premiers colons de cette partie de la côte.

***

On conçoit que cette diversité d'origines des habitants d'un pays relativement peu étendu ait pu donner naissance à un système de croyances très composite. On retrouve en effet à Madagascar des traces de toutes les religions primitives et les analogies « morales » des Malgaches avec leurs ascendants supposés ne peuvent que confirmer les ressemblanees physiques auxquelles nous avons fait allusion.

Comme exemple frappant nous pouvons citer le « fàdi » ou défense rituelle, qui semble provenir du « tabou » océanien.

Pour les Canaques, certains objets et certains lieux sont consacrés au dieu Tabou et comme tels mis à l'abri des profanations du vulgaire.

Pour les Malgaches, certaines choses, certains animaux sont considérés comme néfastes et susceptibles de provoquer de grands malheurs par leur contact ou même simplement par leur vue. Bien que l'idée primitive ait été dénaturée, quant à sa conception, elle subsiste tout entière dans son application. Elle a pris à Madagascar une telle importance qu'avant d'entrer en relations avec les habitants d'une autre province, les indigènes commencent par s'informer de leurs « fàdis » et qu'ils renoncent à tout commerce avec des gens dont les coutumes seraient trop différentes des leurs.

Mais d'autres croyances plus élevées que celles que nous venons d'indiquer semblent avoir leur source dans la religion de peuples anciens singulièrement plus civilisés que ne le furent jamais les colons noirs de la grande île.

Il en est une surtout qui décèle sa provenance égyptienne : c'est la foi en une survie terrestre, après la mort du corps, de l'élément invisible nommé le « double » par les Egyptiens et que les Malgaches, les Houves principalement, désignent par un mot pouvant signifier : « l'ombre ».

L'union de l'ombre et de l'enveloppe charnelle constitue l'existence ; leur séparation entraîne l'anéantissement progressif du corps et la vie solitaire du double. Mais tant qu'il reste un atome du corps, l'ombre ne cesse d'errer autour de l'endroit où il repose, essayant de se rejoindre à lui pour recommencer pendant quelque temps au moins une existence souterraine.

C'est ce qui explique la complication des cérémonies funèbres qui ne sont définitivement closes par une inhumation que deux ou trois ans après la mort, lorsque la décomposition du corps est entièrement consommée.

On trouve aussi dans cette croyance la raison de la rigueur dont l'ancien code malgache usait envers les violateurs de sépulture. Ils étaient invariablement punis de mort et, à l'heure actuelle, de terribles représailles atteindraient encore les individus, blancs ou noirs, qui se rendraient coupables d'une profanation de ce genre.

***

Il peut arriver que l'ombre soit expulsée du corps sans que ce dernier soit voué pour cela à une mort immédiate.

Dans ce cas, l'enveloppe privée de direction agit d'une manière désordonnée et souvent dangereuse pour elle-même et pour ses voisins. Il convient alors de faire appel aux lumières d'un sorcier.

Le sorcier est un chercheur de pistes dans l'Invisible. Après avoir recueilli tous les renseignements utiles à l'identification de l'âme vagabonde, il s'en va par les routes, par les montagnes et par les forêts, puis il revient au domicile du malade annoncer que, grâce à ses philtres, il a pu capturer la déserteuse.

— Et pour preuve de ce que j'avance, déclare-t-il, je vous rapporte l'ombre elle-même. Elle est dans cette corbeille.

Les parents ouvrent la corbeille, et la trouvant parfaitement vide, manifestent leur étonnement et leur inquiétude.

— L'ombre n'est pas là ? demande le sorcier, c'est alors qu'elle a réintégré son domicile habituel.

(1) Les Vasas sont les Européens. Ce mot ne traduit pas l'idée de couleur, mais bien la supériorité du « Blanc » sur le « Noir ».

Votre père n'est plus fou, je l'ai guéri...

Le sorcier malgache est un psychologue doublé d'un habile observateur. Il ne s'engage à accomplir des miracles que lorsqu'il est convaincu que la maladie dont il entreprend la cure est d'une guérison facile. Telles sont les monomanies, les obsessions et certains états nerveux sur lesquels la suggestion du thaumaturge peut exercer une influence heureuse.

Sous le prétexte de courir après l'âme fugitive, le sorcier se cache dans les environs de la case du patient, observe attentivement ce dernier et ne reparaît que lorsqu'il a constaté une amélioration sensible dans son état de santé. L' « ombre » est alors redevenue la prisonnière du corps et le guérisseur n'a pas volé son argent.

Dans le cas d'une incurabilité manifeste, le sorcier se déclare incompétent, ou bien, s'il a entrepris témérairement une impossible guérison, il ne reparaît plus devant la famille. Et comme on paye toujours d'avance...

II

Malgré la diversité des races, cause principale de la variété des mœurs et des croyances, l'influence dominante dans toute l'île est celle que les Houves ont de tout temps exercée sur les peuplades tributaires de la cour d'Emyrne.

Au temps de la royauté de l'odieuse Ranavalo, lorsque cette souveraine cupide et sans cœur avait besoin d'argent, et le cas se présentait fréquemment, des émissaires partaient de Tananarive, descendaient dans la plaine et allaient prélever sur les villages des impôts aussi arbitraires que considérables.

Pour effectuer leurs razzias, ces agents du fisc s'installaient avec leur suite toujours considérable dans les centres les plus riches, lançaient leurs rabatteurs et, en attendant l'arrivée du butin, vivaient largement sur le pays. Un contact fréquemment renouvelé s'établissait donc entre les Houves et les autres indigènes tels que Sakalaves, Betzileos et Antaimours. Il est assez naturel que les tribus asservies aient adopté certaines coutumes et certaines idées philosophiques du peuple dominateur et c'est la raison de la quasi uniformité que l'on remarque dans les conceptions spiritualistes de tous les Malgaches.

A vrai dire les indigènes de Madagascar ne sont pas religieux. Ils n'ont pas de sentiments révérenciels à l'égard d'un être suprême créateur de toutes choses et directeur des vies humaines.

Indépendamment des « razanes », ombres, doubles, ou âmes des défunts, deux catégories d'esprits se partagent le domaine invisible : celle des bons esprits, ou « Zanahary » et celle des mauvais ou « Angatchi ». Chacune de ces classes étant hiérarchisée, il y a un Grand Zanahary qui, occupant le rang suprême, peut être considéré comme le dieu des Malgaches.

Mais rien ne prouve que le grand Angatchi ne lui soit pas au moins égal en puissance.

En tous cas les hommes n'ont rien à redouter des bons Esprits, tandis que les mauvais peuvent les accabler de malheurs... aussi n'est-il pas rare de rencontrer des adorateurs de l'Esprit du Mal.

En 1902, j'ai assisté à Vohémar à un début de cérémonie satanique qui promettait de devenir intéressante mais dont je n'ai malheureusement pas vu l'achèvement. Par un magnifique soir de clair de lune, un fonctionnaire européen, le baron d'A..., me conduisit dans une case isolée située près du marais de l'Ambouroun.

Six bourjanes (1) étaient accroupis autour d'un foyer sur lequel des herbes spéciales se consumaient en dégageant une fumée odorante, très âcre et très épaisse. Ils psalmodiaient un chant lugubre dont l'un d'eux rythmait les réponses en frappant sur une sorte de gong. Notre intrusion ne troubla pas les officiants, car mon guide s'était préalablement entendu avec le chef de l'équipe.

Cependant le temps s'écoulait et aucun événement ne se produisait. Les bourjanes s'énervaient et leur voix devenait impérative. Ils semblaient attendre quelqu'un qui tardait à venir. Le frappeur de gong se levait à tout instant, agitait son lamba blanc, exécutait des gestes désordonnés et s'accroupissait à nouveau. Enfin le chef bourjane murmura :

— Ce sont les « Vasas » qui empêchent l'Angatchi de venir.

Bien à contre-cœur nous dûmes nous retirer. J'avais bien proposé au baron de nous poster derrière la case et de tenter d'assister au spectacle en regardant par les fentes des lattis mal joints, mais mon compagnon, très renseigné sur les mœurs des habitants, m'en dissuada.

— Ce serait très imprudent, me dit-il. L'attente prolongée les a exaspérés ; de plus ils sont ivres de cette fumée qu'ils aspirent depuis plus d'une heure. Nous sommes deux... ils sont six... vous comprenez ?

— Mais qu'espèrent-ils obtenir ?

— Ah ! voilà !... Ils prétendent qu'un Angatchi de

---

(1) Les bourjanes sont les porteurs de fardeaux. Ils forment une véritable caste organisée. Leur nom « borizano » vient du français « bourgeois ». Avant la conquête ils jouissaient de nombreuses prérogatives. A l'heure actuelle ils se considèrent encore comme faisant partie d'une sorte d'aristocratie de la classe moyenne des indigènes.

leur connaissance et ayant élu domicile dans l'Ambouroun, leur apparaît pour leur donner des conseils. Ils disent qu'après un certain laps de temps ils voient la fumée se modeler, prendre une forme, et qu'une voix sort de ce fantôme... Ce qui est certain, c'est que ces six bourjanes vont être malades pendant plusieurs jours à la suite de leur nuictée diabolique. Ils le savent, mais n'en prennent aucun souci...

***

Le Satanisme est pratiqué par certains indigènes, avec des modifications provenant naturellement de leur degré de civilisation. Si la Messe Noire n'est pas à Madagascar célébrée avec le cérémonial décrit par l'auteur de *Là-Bas*, elle n'en est pas moins une pratique assez répandue dans sa forme atténuée.

Les conséquences de cette aberration sont assez nombreuses. Il en est une qui révèle incontestablement son origine, c'est la croyance au succubat. Sans insister sur cette question délicate, remarquons que l'ancienne loi houve reconnaissait comme légitime la naissance d'un enfant douze ans après la mort du père et autorisait ce fils très posthume à entrer dans la succession. Il suffisait pour cela que les voisins vinssent affirmer que la conduite de la veuve avait toujours été régulière et qu'elle-même déclarât qu'elle avait reçu la visite de l'ombre de son mari.

Une autre coutume singulière avait reçu sa consécration officielle, puisqu'elle était d'un usage courant à la cour d'Emyrne. Elle s'appliquait surtout aux esclaves accusés de vols ou même de délits de moindre importance.

C'était l'épreuve du « tanghin » véritable jugement... du diable.

Voici en quoi elle consistait :

Le tanghin (*tanguinia veneni flora*) est un arbuste produisant des fruits vénéneux.

Lorsqu'un crime avait été commis et qu'on n'avait pu réunir de preuves suffisantes contre le coupable supposé, on isolait ce dernier pendant vingt-quatre heures et on le soumettait à un jeûne rigoureux. On lui demandait ensuite s'il était décidé à faire des aveux. Il s'y refusait toujours car, à une exécution immédiate, il préférait la très rare chance que lui laissait l'épreuve du tanghin.

Le « lampitanguine » — c'était le nom du fonctionnaire chargé de l'exécution — coupait trois lanières de peau sur le dos d'une poule, couvrait chacune d'elles de poudre provenant d'un noyau de tanghin, les roulait en grosses pilules et les faisait avaler au patient.

Si celui-ci, à grand renfort d'eau de riz tiède, avait la chance d'expectorer les trois pilules empoisonnées, c'est que son corps ne contenait pas de « mauvais esprit » et, par conséquent, qu'il n'était pas coupable. On le remettait immédiatement en liberté.

S'il ne rejetait qu'une ou deux boulettes, c'est que son corps donnait asile à des démons — donc il était condamnable et on l'exécutait séance tenante.

S'il ne rendait rien du tout — c'était le cas le plus fréquent — on n'avait même pas besoin de l'exécuter, car le poison faisait rapidement son œuvre et le pauvre diable ne tardait pas à se tordre en d'horribles convulsions et à libérer son « ombre » des servitudes terrestres.

(*A suivre*) ANDRÉ NERVIN.

LE MERVEILLEUX EN ASIE

« MON TOUR DU MONDE »

La comtesse du Bourg de Bozas vient de faire paraître le résumé de ses voyages en un livre des plus captivants intitulé MON TOUR DU MONDE. *Nous ne pouvons, cette fois, à cause de l'abondance des matières, que donner quelques-uns des précieux clichés que l'intrépide et gracieuse voyageuse a rapportés de là-bas. Il s'agit de l'Inde prestigieuse et du Thibet mystérieux. Après avoir publié dans notre prochain numéro un article sur ce livre exquis et parfaitement documenté* de visu, *nous donnerons à nos lecteurs le régal de quelques passages de* MON TOUR DU MONDE, *traitant de ce merveilleux asiatique, le plus extraordinaire et le plus séduisant de tous.*

L'ARCHIDIACRE COLLEY
ET LES
« Matérialisations » dont il fut témoin
(*Suite*)

« Il y avait alors, comme du reste encore actuellement, le mystère des vêtements à élucider. Il faut attaquer sérieusement cette difficulté du spiritisme moderne et du spiritisme biblique.

« Il appartient aux investigateurs psychochimistes d'apporter et d'appliquer à cette question toutes les ressources de la science.

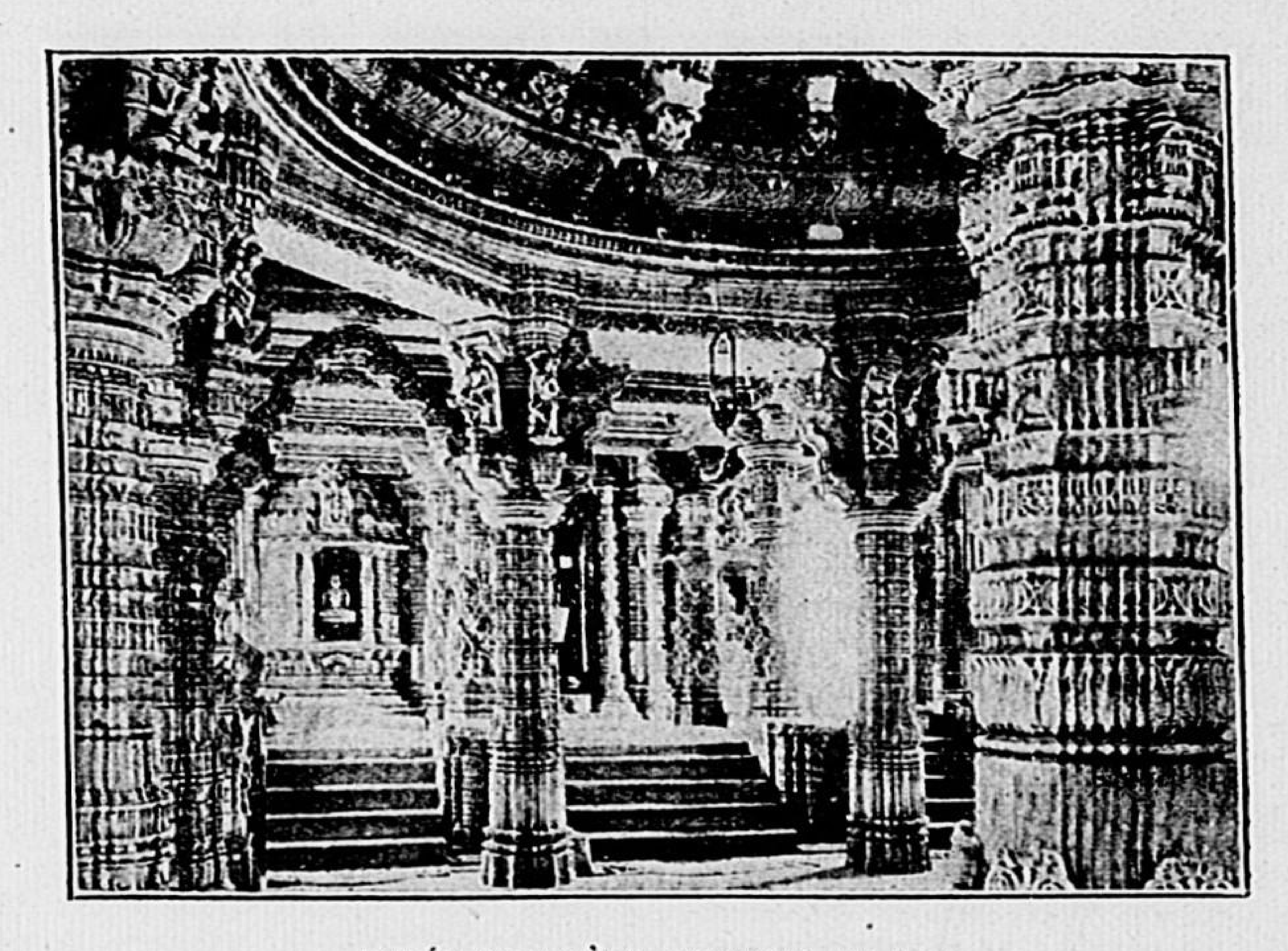
« La coiffure de « Mahedi » lors de sa première visite parmi nous, était une espèce de casque en métal avec un emblème scintillant sur le devant. Il me fut permis de le toucher, mais mes doigts rencontrèrent peu de résistance : l'ornement parut se dissoudre comme un flocon de neige

sous le toucher de ma main, et redevenir solide dès que je retirai ma main.

« En effet, dans une séance en plein jour (18 février 1878), nous avions décidé de faire une expérience dangereuse. Je devais saisir l'Egyptien tout drapé de blanc qu'il était, et essayer de l'empêcher de disparaître dans le corps du médium (qui était sous le contrôle de « Samuel » à ce moment-là), et ce qui m'arriva m'a fait depuis toujours penser aux paroles de saint Paul : « Dans le corps, ou hors de corps, je ne puis dire; Dieu le sait. » (II *Cor.*, XII, 3).

il la tenait à distance dans sa main droite, tout en la balançant avec aise, bien qu'elle pesât 21 livres 120 grammes.

« Il avait l'air de s'intéresser à tout et en se promenant tout le long de la chambre, il prenait un à un les différents objets qu'il voyait pour les examiner... A un certain moment, il trouvait dans un placard, et nous l'apportait, un plat de pommes cuites et je lui demandai d'en manger quelques-unes. En ce moment-là, notre médium était éloigné de plus de deux mètres de la forme matérialisée et refusait à partager du plat, puisqu'il goûtait la pomme que mangeait l'Egyptien. Je me demandais comment cela pouvait être... Alors, avec ma main droite, je donnai à notre visiteur anormal une autre pomme à manger, tandis que dans ma main gauche je tendais vers le médium ce même morceau de papier que j'ai devant moi, quand, de ses lèvres, tombèrent la peau et les pépins de la pomme que le « Mahedi » venait de manger — et les voici devant moi, aujourd'hui, après tant d'années, dans ce morceau de papier, pour que n'importe quel savant puisse les analyser.



INTÉRIEUR D'UN TEMPLE HINDOU
(Extrait de *Mon Tour du Monde*, par la comtesse du Bourg de Bozas
(Plon, Nourrit et Cie, éditeurs)

« Il me semble qu'une force irrésistible me lévitait alors, et immédiatement je fus jeté à une distance d'environ six mètres, c'est-à-dire de la porte de mon salon jusqu'à l'endroit où se tenait, debout, le médium. Subitement, je trouvai dans mes bras le médium avec de la mousseline blanche sur sa jaquette noire; je le tenais dans mes bras comme j'ai cru tenir le « Mahedi ». La forme matérialisée avait disparu, et le vêtement psychique, qui s'était dégagé avec lui du côté gauche de mon ami, a dû reprendre le même chemin vers l'invisible avec la rapidié de la pensée. Mais d'où venait l'étoffe qui couvrait maintenant le corps de notre ami et qui n'y était pas un instant auparavant?

« Le choc de notre collision — car, comme dit mon journal, c'est une véritable collision, un écroulement, un ébranlement — nous enlevait le désir de répéter l'expérience, qui avait failli nous tuer. Et le mystère des vêtements reste toujours à élucider?

Assis dans mon grand fauteuil de lecture, il me soulevait jusqu'à la hauteur de ses épaules sans efforts apparent. Puis il prenait une boîte à musique, et, ne sachant pas ce que c'était, il paraissait étonné quand je la remontais; alors il la tenait à distance dans sa main droite...

« J'ai plusieurs fois répété des expériences de ce genre et dans ces petits morceaux de papier, sur cette table qui est devant moi, réside la preuve que je n'étais pas le jouet d'un hallucination au moment où se produisaient ces choses. »

COLLEY

Pour clore notre enquête sur les prétendues incertitudes du *Secret de Mélanie* nous publions enfin le remarquable et documenté article du Marquis de la Vauzelle.

LE SECRET DE MÉLANIE

NE SERAIT-IL QU'ILLUSION OU IMPOSTURE?

En 1870, Mélanie remit à M. l'abbé Bliard une partie de son secret — six pages environ — écrites et signées de sa propre main avec cette déclaration (1) :

« Je livre entre vos mains cette partie du secret que j'ai « reçu de la Sainte Vierge le 19 septembre 1846, laquelle « ne doit plus maintenant être secrète; vous en ferez ce « que bon vous semble devant Dieu et devant les hommes.

« Donné à Castellamare, le 30 janvier 1870.

« MÉLANIE MATHIEU, bergère de la Salette.

« *A M. l'abbé Bliard, Félicien* ».

« Mais n'y aurait-il pas à craindre l'illusion ou l'imposture dans la bergère? se demande l'abbé Bliard. Je ne le pense pas: Et voici quelques-unes des raisons qui me paraissent assez décisives contre toute crainte d'illusion dans l'affaire du secret. D'abord le secret est étroitement lié avec le fait de l'apparition, dont il est le point le plus saillant et la fin immédiate principale, si bien que si l'on admettait l'illusion touchant le secret, cette illusion semblerait rejaillir sur le fait même de l'apparition. Or, cette apparition est aujourd'hui si solennellement établie qu'on ne peut raisonnablement la révoquer en doute. Voici à ce sujet l'extrait d'une lettre de Mélanie du 26 décembre 1870 :

« La Sainte Vierge prononçait toutes les paroles, soit des « secrets, soit des règles; seulement j'aurais pu deviner « ou pénétrer le reste de ce qu'elle disait en paroles : un « grand voile était levé, les événements se découvraient à « mes yeux et à mon imagination à mesure qu'elle prononçait toutes les paroles, et un grand espace se déroulait « devant moi ; je voyais les événements, les changements « d'opération de la terre, et Dieu immuable dans sa gloire, « regardait la Vierge qui s'abaissait à parler à deux « points. »

« Une autre raison qui ne me permet pas de soupçonner l'illusion, c'est que cette partie de son secret, elle ne l'a pas tirée tout à coup de sa mémoire pour me la transmettre; elle l'avait autrefois consignée par écrit dans le calme de la solitude... Comme j'avais écrit à Mélanie qu'un vénérable évêque m'avait paru craindre qu'il n'y eût quelque illusion touchant le secret, elle me répondit aussitôt, et me renouvela sa déclaration dans les termes suivants :

« La Sainte Vierge m'a dit ce que je vous ai écrit, et me « l'a dit le 19 septembre 1846. S'il y a illusion en cela, il y « aurait alors illusion pour l'apparition elle-même ; et je ne « le crois pas. Depuis l'apparition jusqu'au jour où j'ai pu « dire cette partie du secret, j'ai eu les choses présentes, « claires et distinctes les unes des autres; maintenant je « connais encore toutes choses, mais comme un ensemble

(1) Extrait d'une lettre de Mélanie : «...Il y a des personnes qui voudraient que la Sainte Vierge n'eût pas tant parlé. C'est dommage qu'elles soient si avares envers une pauvre bergère qui désirerait de tout son cœur que le monde entier eût vu et entendu tout ce qu'elle a vu et entendu *pendant une demi-heure*, parce que tout le monde se serait converti..... Et ces personnes, qui disent que la Sainte Vierge ne parle pas autant, auraient bien compris, et mieux compris que ce qu'enseignent les livres, s'il y en a qui l'enseignent, que les paroles du Ciel ne sont pas seulement des paroles : c'est-à-dire que la personne qui écoute ne s'arrête pas à la lettre, à la parole; mais chaque parole se développe, et l'action future a lieu dans le moment, et l'on voit mille et mille fois plus de choses que ce que les oreilles entendent. On s'élève à une hauteur qui n'est pas le ciel, et peut-être même on ne change pas de place ; mais on voit et l'on entend tout, on comprend sans rien dire, et l'on s'oublie soi-même entièrement.

« Et, sans le vouloir, on entre dans l'esprit des tableaux qui sont exposés : c'est-à-dire que si c'est un tableau triste, on est triste; si c'est joyeux, on en reçoit de la joie. On voit des complots qui se font; on voit les rois de la terre, lesquels ont chacun plusieurs anges gardiens : on les voit s'agiter, faire, défaire; on voit la jalousie des uns, l'ambition des autres, etc., etc., et tout cela dans une seule parole qui s'échappe des lèvres de celle qui fait trembler l'enfer, la Vierge Marie. Oui, si ces personnes avaient vu une seule fois quelqu'un du Paradis, elles ne diraient plus que l'esprit qui leur a parlé n'a pas tant dit de choses ; mais elles diraient plutôt qu'il leur est impossible de dire tout ce qu'elles savent. Je suis une grande ignorante; mais si j'étais une lettrée des plus savantes, je ne pourrais rien écrire des choses d'en haut parce que les expressions des plus grands savants n'arrivent pas à l'ombre de la vérité des expressions dont on se sert là-haut pour se parler. Le langage d'en haut est un mouvement de l'âme, des souhaits de l'âme, des élans de l'âme : et les yeux vifs de l'âme se comprennent. Donc je crois que si, ici-bas, nous voulions expliquer cela, nous n'y arriverions pas. Et moi surtout, pauvre vile poussière, je suis encore à naître pour parler de ces richesses. Oh ! il faut être fou, pour ne pas être fou de l'amour de Celui qui a été le premier fou d'amour pour nous.. . »

Extrait d'une autre lettre de Mélanie : «...Vous me remerciez de ce que, dans ma dernière lettre, j'ai commencé à traiter de la vue. Je m'étonne de cela, parce que je sais fort bien que je suis impuissante pour pouvoir traiter des choses si hautes. Je crois vous avoir écrit que, vu ma grande ignorance, je n'avais pas les expressions voulues pour me faire comprendre. Puis je trouve très difficile de pouvoir rendre une chose qui n'a pas de comparaison. Si, par exemple, je voulais expliquer comment je voyais la Très Sainte Vierge, j'entendais ses paroles, je voyais s'exécuter ce qu'elle disait en paroles, je voyais le monde entier, je voyais l'œil de l'Eternel ; c'était un tableau en action : je voyais le sang de ceux qui étaient mis à mort et le sang des Martyrs ; mais l'amour de cette douce Vierge s'étendait sur moi, il prenait la place de tout le reste, il me faisait fondre ; je ne pensais plus, je n'avais pas le pouvoir de faire une réflexion ; j'étais bien savante alors ; je parlais, mais je ne parlais pas avec des paroles ; et quand la douce Vierge marchait, elle n'eut pas besoin de me dire de la suivre, certes non ; je ne savais pas que j'étais, je ne pensais pas que j'avais des pieds pour marcher; j'étais attirée, j'étais collée à cette beauté ravissante : Marie!... Si je voulais, dis-je, expliquer tout cela, jamais, jamais je n'arriverais à dire la vérité..... ».

L'abbé Bliard ne mentionne pas expressément que les lettres de Mélanie qui précèdent lui aient été adressées, mais comme il les cite dans « ses lettres à un ami, etc », lettres écrites dans les trois premiers mois de 1870, ces lettres de Mélanie ne peuvent avoir été envoyées qu'à lui. A qui les aurait-elle écrites à cette date ?

« avec ce que je n'ai pas dit. Mais comprenez bien une « chose : ce que je vous ai écrit était écrit depuis plusieurs « années; il n'y a rien de moi, et personne ne l'avait ja- « mais lu. »

« Voilà une déclaration on ne peut plus précise, Et dans cette déclaration, Mélanie touche aux diverses raisons qui me paraissent détruire toute crainte d'illusion relativement au secret.

« Si je reçois et vous transmets ce message sans crainte d'illusion, à plus forte raison je le reçois et vous le transmets sans crainte d'imposture. Est-ce ainsi que l'on trompe? Est-ce qu'une pauvre bergère aurait pu inventer de telles choses? Et n'est-ce pas ici le cas d'appliquer ces paroles de Bossuet : « Si c'étaient des hommes célèbres, « des pharisiens ou des docteurs de la loi qui racontassent « ces merveilles, le monde croirait aisément qu'ils vou- « draient se faire un nom par leurs sublimes visions Mais « qui songe à contredire de simples bergers dans leur récit « naïf et sincère (1) ».

D'ailleurs quel intérêt aurait-elle à mentir ? Que pourrait-elle attendre de son mensonge pour la vie future ? Quel fruit en pourrait-elle espérer pour la vie présente ? Humainement parlant, qu'a-t-elle recueilli jusqu'ici du témoignage qu'elle a rendu à la vérité de l'apparition, aux avertissements et aux menaces que la Divine Mère est venue nous adresser en pleurant ? Qu'est-ce que cela lui a valu, sinon des épreuves et des tribulations à faire frémir la nature la plus courageuse et la plus intrépide ? Vous en savez déjà quelque chose ; mais ce que vous en savez n'est rien auprès de ce que je pourrais vous dire.

Ainsi que vous le verrez en tête du Message, la Sainte Vierge avait dit à la bergère qu'elle pourrait publier cette partie du secret en 1858 (c'était à la veille de la guerre d'Italie). Comment donc se fait-il qu'elle ait attendu jusqu'à ce jour à la communiquer ? Voici la réponse de Mélanie :

« Si la Très Sainte Vierge, en me disant que je pourrais « publier cette partie du secret, s'était servie de l'impé- « ratif, je l'aurais moi-même publiée, n'importe les persé- « cutions que j'aurais pu souffrir. La Sainte Vierge ne me « l'ayant pas commandé et voyant qu'en général l'appa- » rition même de la Très Sainte Vierge n'a pas fait le bien « qu'elle aurait pu faire, et les hommes ayant la tête dure, « je ne vois pas le bien que cette partie du secret pourrait « faire, vu que *les hommes veulent voir les événements sans* « *penser à changer leur conduite*; je crois que cela fera « seulement un peu parler et voilà tout... (2) »

En 1858, Mélanie a été mise dans l'impossibilité absolue de publier son secret, puisque par autorité despotique de Mgr Ginoulhiac, évêque de Grenoble, depuis septembre 1854, elle avait été claustrée au Carmel de Darlington, en Angleterre, où on la força de prononcer des vœux. L'évêque de Grenoble voulait ainsi la mettre dans l'impossibilité de publier son secret. En 1860, l'autorité ecclésiastique, vaincue par ses instances, la fit conduire à Marseille; elle y fut encore enfermée au Carmel de la rue Reinard. Elle voulait remplir sa mission.

Elle insista tellement qu'on fut bien obligé de la laisser quitter le Carmel, et de la relever de ses vœux qu'elle n'avait prononcés, à Darlington, qu'en protestant devant Dieu contre la contrainte qui lui était faite. A Marseille elle consulta l'autorité religieuse, demandant à publier son secret. Mgr Place confia cette affaire à un vicaire général à qui Mélanie remit une copie de son secret. Ce vicaire général, de concert avec plusieurs ecclésiastiques, décida qu'il fallait étouffer cette publication. Et Mélanie reçut l'ordre de quitter le diocèse de Marseille. Dans ses lettres d'un catholique, de janvier 1908, page 87, Marius Credo fait cette déclaration : « Mélanie fait communiquer son secret à Mgr Place, évêque de Marseille, qui, à cette lecture, entre en fureur, puis renverse et piétine Mélanie en la traitant de folle, de possédée, et enfin lui fait quitter son diocèse ».

De son côté, Amédée Nicolas écrit : « La circonstance particulière qui se rencontre dans le prodige du 19 septembre est la communication de deux secrets qui sont des révélations pour l'avenir, sur lesquelles le Pape seul a le droit de prononcer directement d'après le 5e concile de Latran.

« Il y a et il doit y avoir une liaison intime et nécessaire entre : 1° le fait de l'apparition et les paroles publiques d'un côté ; 2° et les paroles et annonces contenues dans les secrets, de l'autre. Avant tout, il fallait savoir si la Belle Dame qu'avaient vue et entendue les enfants était ou non la Sainte Vierge, la connaissance du contenu des secrets était indispensable pour cela ; car si le fait lui-même et les paroles publiques portaient à penser que cette Dame était la Mère du Sauveur, ce qui se trouvait dans les secrets pouvait fournir des indications contraires, en sorte que l'apparition influait sur les secrets, tout comme les secrets eux-mêmes influaient sur l'apparition.

« Il suit de là que le Pape ne pouvait autoriser la proclamation comme miracle dû à la Sainte Vierge, du fait de l'apparition et des paroles publiques, sans connaître préalablement les deux secrets (1). »

Les secrets ont été donnés aux deux enfants entre les paroles publiques du commencement et les paroles publiques de la fin, et sans intervalle de temps, par la Belle Dame. Au dire de Maximin, la Belle Dame a parlé un long temps à Mélanie seule — environ une demi-heure. Or, il est reconnu canoniquement que la Belle Dame était la Sainte Vierge. Comment admettre que la Sainte Vierge révélant à Mélanie un secret, qu'elle lui ordonnait de publier un jour, ne lui ait pas donné, en même temps, les facultés nécessaires pour se rappeler ce secret dans ses moindres détails ? La Reine du Ciel et de la terre serait-elle impuissante ? La divine Mère de Dieu prendrait-elle plaisir à mystifier le genre humain ? Penser cela ne serait-ce pas un effroyable blasphème ? Ne serait-ce pas insulter

(1) Élévation XI, les Bergers à la crèche de Jésus-Christ.
(2) Abbé Bliard. Lettres à un ami sur le secret de la bergère de la Salette, de la page 33 à la page 40.

(1) Amédée Nicolas. 2e défense du secret, page 44.

à la miséricorde de Dieu, qui dépêche, aux hommes coupables, sa divine Mère en personne, afin de toucher leurs cœurs par une avance si solennellement paternelle, et de frapper leurs esprits par l'annonce des châtiments suspendus sur leurs têtes s'ils ne se repentent et ne changent de vie ? « Celui qui vous crie : « prenez garde », fait observer saint Augustin, n'a pas l'intention de vous tuer ».

Si Mélanie a pu mentir dans son secret, elle a pu mentir dans le récit de l'apparition et des paroles publiques ; l'apparition ne serait plus qu'une mystification. Or, l'Eglise, par quatre mandements de trois évêques de Grenoble, a reconnu le fait miraculeux de l'apparition et des paroles publiques ; et Pie IX, par son verbe infaillible, a sanctionné ces quatre mandements. L'Eglise aurait donc pu approuver une imposture comme étant la vérité ? Si l'Eglise n'a pu reconnaître une mystification en donnant son adhésion au miracle de l'apparition, Mélanie n'a pu mentir sur cette apparition ni sur les paroles publiques ; conséquemment elle n'a pu mentir pour le secret.

Comme, d'autre part, le Pape ne pouvait sanctionner le miracle de la Salette sans connaître les secrets, il s'ensuit qu'il reconnaissait, par là même, l'authenticité des secrets.

Léon XIII, à son tour, n'a-t-il pas reconnu, implicitement, la véracité du secret de la bergère, par son décret du 29 août 1879 ordonnant le couronnement, sur la montagne, de la statue de Notre-Dame de la Salette, et déléguant, à cet effet, le cardinal Guibert ; couronnement qui eût lieu en septembre 1879.

Est-il permis de le récuser, puisque Léon XIII avait entre les mains le secret intégral écrit de la main de Mélanie depuis octobre 1878 ?

Pour être logiques avec eux-mêmes, tous ceux qui admettent l'apparition sont donc obligés de croire à la véracité du secret.

Que n'a-t-on pas dit encore contre ce secret ? Il n'entre pas dans le cadre de cette étude d'envisager toutes les objections. Me Amédée Nicolas, chargé par Léon XIII de défendre le secret de Mélanie, leur répond en ces termes :

« Nous disons donc à tous ceux qui repoussent le secret : « Il est canoniquement prouvé qu'un secret a été donné à la bergère par la Belle Dame, qui est la Sainte Vierge pour tous ceux qui croient à l'apparition. L'ayant seule reçu, elle peut, seule, dire ce qu'il contient. Si, froissés que vous êtes par cette pièce, vous prétendez que son texte est faux, en tout ou en partie, vous ne pouvez le faire, suivant la raison, qu'en prouvant cette fausseté par la production du texte qui, à votre avis, serai le vrai. Vous ne produisez pas ce dernier texte, vous bornant, ce qui est très facile, à accuser de fausseté le texte donné par la bergère. En cela vous agissez comme des esprits inconsidérés, éperdus, qui veulent être crus sur parole et sans preuve aucune. Produisez donc la pièce vraie selon vous, ou gardez le silence. Telle est votre position devant la raison et la logique ; et elle serait la même devant les tribunaux si l'affaire était portée devant eux. » (1)

(1) Amédée Nicolas, 2e défense du secret, page 81.

D'ailleurs le secrets des deux bergers furent remis à Pie IX, le 18 juillet 1851, par MM. les chanoines Rousselot et Gerin qui ont relaté, chacun, par écrit le détail de leur audience. Un peu plus tard Pie IX répondant au R Père Giraud, supérieur des Missionnaires de la Salette, qui l'interrogeait, s'écria : « Le Secret de la Salette !... Mon fils ce qu'il faut en penser ? Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous... Voilà ce qu'il faut en penser. » (1)

En octobre 1878, Mélanie remit à Léon XIII, par l'intermédiaire du cardinal Ferrari, son secret intégral écrit de sa main. Le Pape aurait dit : « Ce document doit être publié. » (2)

Vers le mois d'octobre 1880, écrit l'abbé Roubaud, Léon XIII disait à l'évêque de Castellamare : « Je suis très fâché des contradictions qu'a rencontrées le secret de Mélanie parmi le clergé français et je déplore tout ce qui s'est passé. » (3)

Le 15 novembre 1879, Mélanie publiait elle-même son secret intégral. A ce sujet Mgr Zola, évêque de Lecce, le 24 mai 1880, écrivait ce qui suit :

« Quant au secret imprimé à Lecce, je vous assure qu'il est identique à celui qui me fut donné par Mélanie en 1869 ; elle a comblé seulement dans ce dernier ces lacunes, ces petites réticences qui, du reste, étaient loin de rien ajouter, ou de rien ôter à la substance du document. Je l'ai fait moi-même examiner par ma curie épiscopale, suivant les règles de l'Eglise et mon vicaire général n'ayant trouvé aucune raison qui pût s'opposer à la publication du secret, a délivré sa licence d'imprimer en ces termes : « *Nihil obstat : imprimatur* » à la personne qui voulait le publier à ses frais et selon ses pieuses intentions. Cette approbation, ainsi qu'on le voit à la fin de la brochure, a été bien donnée le 15 novembre 1879. La brochure a été écrite réellement et entièrement par Mélanie Calvat, bergère de la Salette, laquelle était surnommée Mathieu. Il n'est pas possible d'élever des doutes sur l'authenticité de cette brochure. »

En 1882, une commission de cardinaux s'est réunie à Rome dans le but d'examiner le secret de Mélanie ; elle a conclu qu'il était à l'abri de tout reproche. En 1883, à Rome, le maître du Sacré Palais revêtait de son imprimatur une traduction italienne qui y était publiée.

Il y a encore une foule de faits extrêmement instructifs et intéressants à relater. Ce sera peut-être l'objet d'études ultérieures.

Voilà trente-sept ans que ce secret brave les fureurs de ses hauts et puissants ennemis. Beaucoup sont morts, lui vit toujours. Il ne peut périr, parce que, dit Mélanie : « La divine Marie n'a pas parlé pour ne rien dire, ni pour que ses sages avertissements soient ensevelis ».

Il n'a jamais été condamné par l'Index, comme l'ont avancé, contrairement à la vérité, des ministres du Seigneur, notamment l'un d'eux il y a moins de cinq mois ; et il ne le

(1) Marius Credo, *Mémoire respectueux soumis aux Membres de l'Episcopat Français*, page 167.
(2) *Id.*, *id.*
(3) *Id.*, *id.*

sera jamais. A « cet ecclésiastique, juge très autorisé à ce sujet », j'ai réclamé ce décret prohibitif de l'Index. Je l'attends toujours.

Bon nombre d'ennemis du secret de la Salette n'ont-ils pas expérimenté cette prédiction de la vénérable bergère : « Tout ce que l'on fera contre le secret retombera lourdement sur ceux qui l'auront attaqué » ?

« C'est à la Salette que se trouve la solution de cette question : « Où est le salut de la France ? » inévitable objet de préoccupations universelles ».

Qui a dit cela ? Est-ce un modeste et ignorant laïc, tel que moi ? C'est un prince de l'Eglise. C'est l'archevêque d'Aix, Mgr Forcade.

Marquis DE LA VAUZELLE.

L'ÉCRITURE
du Président Roosevelt (1)

Au moment où le Président Roosevelt vient de rentrer dans sa patrie avec les honneurs napoléoniens, il est intéressant de noter de très près la psychologie de ce presque dictateur américain. Mme R. de Salberg, l'éminent professeur de graphologie, auteur de tant de livres remarqués, nous a donné les renseignements suivants :

L'énigme graphologique se pose de deux façons : ou déchiffrer un X plein de mystère, ou retrouver dans un graphisme les signes révélateurs d'un caractère connu. Cette seconde proposition se rapporte aux études historiques. Dans le cas qui nous occupe, il aurait été déroutant de ne pas trouver dans l'autographe du plus populaire des Américains les barres de *t* placées à droite de la hampe, dans un geste d'audace et d'initiative.

L'allure vive en même temps que pondérée de cette écriture répond bien à la physionomie qu'on se représente, c'est-à-dire union d'une activité intense et d'un grand sang-froid. Ajoutons que, dans cette simplicité bien démocratique, l'amour de l'effet à produire se traduit dans la Majuscule à arcade de Roosevelt ; c'est le « bluff » américain qui laisse percer le bout de l'oreille.

Les dons d'élocution, dont notre sujet vient de donner des preuves si éclatantes, dans son imposant discours prononcé à la Sorbonne, se manifestent par la sobriété des traits — indice de supériorité intellectuelle — par les *o* et les *a* ouverts dans le haut — parole facile — et par la forme plutôt ronde de l'écriture dans son ensemble — révélatrice de la mémoire.

Toutes les lettres liées les unes aux autres dans chaque mot annoncent que l'imagination n'a aucune place dans ce cerveau, mais que seule une logique serrée en est la maîtresse.

Les finales des mots écourtées annoncent, en même temps que la prudence, l'économie, quoique ce ne soit guère une vertu du pays des milliardaires. Quelques finales, descendant anormalement à la fin des mots, indiquent en plus une nuance d'âpreté au gain, complétant en l'amplifiant le précédent indice ; les contours de ce caractère, essentiellement réalisateur et pratique, s'en trouvent ainsi fortifiés.

Messrs, Charles Scribner's Sons have secured from me the exclusive magazine and book rights in whatever I may write about my forthcoming African hunting trip. Theodore Roosevelt

L'ÉCRITURE DU PRÉSIDENT ROOSEVELT

Il est pourtant curieux de remarquer que nous ne trouvons ici aucun des signes indiquant l'esprit des affaires, pas plus le crochet de l'acquisivité, que le geste convergent qui ramène à soi, et encore moins le lasso de l'habileté commerciale. En revanche, une signature plus large que le texte révélant l'amour des voyages et l'absence de paraphe dénonçant une simplicité pleine d'orgueil, une allure franche, un geste décidé, tout un ensemble de loyauté inscrit par la constance des signes et l'identité de la signature avec le texte. Ajoutons que l'accentuation placée ni trop haut ni trop bas montre un esprit positif, mais nullement terre à terre ; la rectitude de leur situation au-dessus de la lettre indique la précision dans l'ordre, concomittant de l'économie. La majuscule *M* à deux jambages donne une note plébéienne inattendue dans ce tout distingué ; enfin, l'absence de signes esthétiques permet de penser que le scripteur se contente d'admettre les arts plutôt qu'il ne les goûte.

En résumé, dans ses quelques lignes — document apetissé par la photographie, — nous avons pu cependant retrouver les principaux indices révélateurs des traits constitutifs d'une nature d'action, sans que le personnage soit pour cela un commerçant ou un homme d'affaires. On peut dire que le président Roosevelt concentre en lui les émanations qui distinguent un chef d'Etat moderne.

R. DE SALBERG.
Fondatrice de l'Ecole de graphologie.

(1) Cette reproduction est empruntée aux *Lectures pour Tous*, qui ont publié depuis octobre dernier les récits de chasse en Afrique du Président Roosevelt.

FÉNELON et Madame GUYON

(*Suite* (1)

De même, à l'origine du christianisme, saint Clément d'Alexandrie écrivait :

J'ose dire que le parfait spirituel, s'il recherche la perfection, ce n'est pas parce qu'il veut être sauvé, et qu'interrogé par une manière de supposition impossible, lequel des deux il choisirait, ou la perfection ou le salut éternel (si ces deux choses pouvaient se séparer, au lieu qu'elles sont inséparables), sans hésiter il prendrait la perfection comme une chose désirable par elle-même.

Scot dit que « la charité tend à son objet considéré en lui-même, quand même, par impossible, on séparerait de cet objet l'utilité ou l'intérêt qui nous en revient », c'est-à-dire la félicité éternelle.

Sainte Catherine de Gênes disait à Dieu : « O doux amour, que je voudrais que vous puissiez être aimé sans consolation ni espérance de bien au ciel ou en terre ! » Et sainte Thérèse, vous le savez, dit fort souvent des choses du même genre.

C'est admirable, cette folie d'amour et, puisque l'âme *doit* désirer son salut, cet effort pour séparer du moins Dieu de sa récompense. (Et je veux vous indiquer en passant une chose sublime qui est dans saint François de Sales, et qui montre une sorte de lutte d'amour désintéressé entre les hommes et Dieu : — Dieu, dit-il, a eu tant de plaisir à nous racheter « que, comme raconte le grand saint Denis, apôtre de la France, il dit un jour au saint homme Carpus qu'il était prêt de souffrir encore une fois pour sauver les hommes, et que cela lui serait fort agréable, s'il se pouvait faire sans le péché d'aucun homme. »

Je voudrais que cet état d'âme des mystiques — probablement fort éloigné du vôtre — commençât à vous toucher, afin que vous compreniez mieux Fénelon.

Les commencements du quiétisme sont donc délicieux et d'un romanesque enivrant. (Voltaire remarque « que le quiétisme est dans *Don Quichotte* : ce chevalier errant dit qu'on doit servir Dulcinée sans autre récompense que d'être son chevalier. ») Mais il faut savoir s'arrêter en chemin. Le quiétisme devient terriblement dangereux si l'on va jusqu'au bout, qui est le dédain des pratiques, et jusqu'à l'extrême bout, qui est l'indifférence aux actes. Vous avez pu constater que, dans le *Moyen court*, Mme Guyon va, peu s'en faut, jusqu'à l'extrême bout.

Mais, parce qu'il l'aimait et l'admirait, jamais Fénelon n'en conviendra. Il pense, à cause d'elle, que l'amour pur est pur aux purs. Jamais il ne consentira à la condamner. « Il ne change point là-dessus, écrira Mme de Maintenon à M. de Noailles le 8 mars 1696, et je crois qu'il souffrirait le martyre plutôt que de convenir qu'elle a tort... Je voudrais être aussi fidèle et aussi attachée à mon devoir qu'il l'est à son amie ; il ne la perd pas de vue, et rien ne peut l'entamer sur elle. »

Donc, il va se perdre pour elle. Et cependant les avertissements ne lui manquent pas.

Vous vous rappelez que Mme Guyon et Fénelon avaient conquis Mme de Maintenon, et, par elle, Saint-Cyr. Cette étrange Mme de Maintenon, avec toute sa mesure et toute sa prudence, avait le goût du rare et du distingué en religion, ou gardait peut-être, de son enfance huguenote, un penchant pour certaines formes plus libres de la piété, pour des relations plus directes avec Dieu.

Vers 1690, c'est-à-dire un an ou deux après sa rencontre avec Mme Guyon, Fénelon écrivait à Mme de Maintenon une longue lettre où il lui enseignait la doctrine du pur amour. Il en profitait pour lui dire sur elle-même quelques bonnes vérités. Car il a toujours trouvé un extrême plaisir à dire leurs vérités aux autres, soit par un saint zèle, ou pour jouir de sa propre clairvoyance :

Vous voulez aller à Dieu de tout votre cœur, mais non par la perte du *moi ;* au contraire, vous recherchez le *moi* en Dieu... — On dit qu'il n'est pas permis d'avoir des défauts avec vous... Si vous ne teniez plus à vous, vous ne seriez non plus dans le désir de voir vos amis attachés à vous que de les voir attachés au roi de la Chine... Le vrai amour de Dieu aime généreusement le prochain, sans espérance d'aucun retour... Il faut mourir à tout sans réserve, *et ne posséder pas même ses vertus par rapport à soi...*

Derrière Mme de Maintenon, tout Saint-Cyr s'était épris de la nouvelle doctrine. Mme Guyon s'était installée presque officiellement dans la charmante école. Ces petites filles, qui venaient d'avoir la tête tournée par M. Racine, l'avaient maintenant par l'abbé de Fénelon. Une des dames, la Mère du Pérou (*Mémoires inédits*) raconte :

Presque toute la maison devint quiétiste sans le savoir ; on ne parlait plus que d'amour pur de Dieu, d'abandon, de sainte indifférence, de simplicité : cette dernière vertu servait de voile à la recherche de toutes les petites satisfactions personnelles. On prenait ses aises et ses commodités avec la sainte liberté des enfants de Dieu ; on ne s'embarrassait de rien, pas même de son salut.

Cette interprétation de la doctrine par des gamines était amusante. Mais évidemment cela pouvait aller

---

(1) Suite, voir les nos 318, 319, 320, 322 et 324 (1er et 15 avril, 1er mai, 1er juin et 1er juillet 1910).

loin. Mme de Maintenon s'aperçut du désordre. Mais en outre elle en fut nettement avertie par Godet-Desmarais, évêque de Chartres et supérieur ecclésiastique de la maison de Saint-Cyr.

Du coup, elle se sépara de Mme Guyon et lâcha Fénelon, comme elle avait lâché Racine.

Fénelon s'attacha d'autant plus à son amie.

Pour la sauver (et il faut dire qu'il était de bonne foi et ne voyait nulle erreur en elle, mais seulement des maladresses d'expression dans ses écrits) il eut un coup d'audace. Il la décida à remettre elle-même au jugement de Bossuet son oraison et ses livres. Il avait encore avec Bossuet des relations affectueuses en apparence, mais il savait le grand évêque inquiet sur son orthodoxie et sur ses rapports avec Mme Guyon ; il espérait le rassurer et le gagner par la franchise du procédé, et réveiller le faible que le vieux prélat avait eu pour lui si longtemps. Enfin et surtout, il croyait fermement avoir raison.

Ajoutez que Mme Guyon, habituée à séduire les âmes, était fort persuadée qu'en se montrant elle prendrait Bossuet sans effort, comme elle avait pris Fénelon, et les duchesses, et tant d'autres. Elle était loin de compte.

Bossuet avait soixante-six ans. Il était surchargé d'affaires. Mais la nouvelle corvée qu'on lui proposait pouvait être utile à l'Eglise : car la nouvelle oraison, si distinguée, si commode et si périlleuse, commençait à faire beaucoup d'adeptes. Il accepta donc.

(*A suivre*)

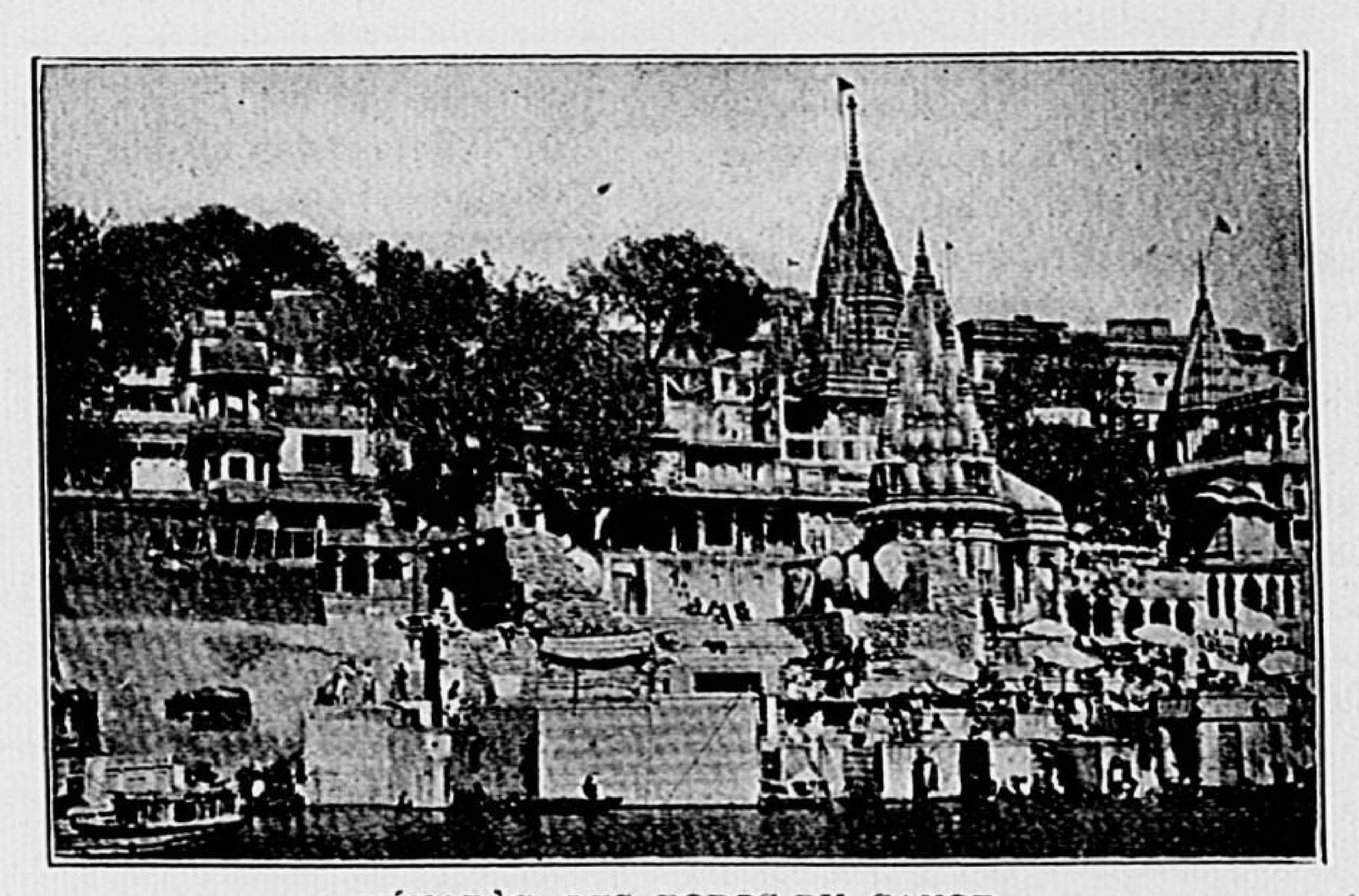
JULES LEMAITRE,
de l'Académie française.

UN CONGRÈS SVEDENBORGIEN A LONDRES

Le 5 juillet, un congrès svedenborgien s'est ouvert à Londres. Ce congrès, qui dura quatre jours, aura vu les représentants des premières institutions et académies scientifiques, philosophiques ou théologiques des deux mondes prendre part à ses travaux. La Suède, pour honorer en Emmanuel Svedenborg un de ses plus illustres fils, a envoyé une délégation composée de l'élite de ses savants et de ses corps enseignants : les professeurs Einar Lœnberg, qui représente l'académie des sciences de Stockholm ; Henschen, l'institut carolingien de médecine ; Ramstroïn, l'université d'Upsal ; Arrhenius, célèbre pour sa théorie sur l'origine cosmique de la vie ; Gustave Retzius, président du comité svedenborgien de l'académie des sciences, le géologue Nathorst, Sautesson, Peter Kloson et Magnus Nyren.

Ce congrès a été organisé par les soins de la *Svedenborg Society* de Londres, en connexion avec les fêtes du jubilé centenaire de sa fondation. (On sait qu'il existe à Paris même une petite église svedenborgienne) (1). On ferait erreur toutefois en croyant que cette importante manifestation ne prétend exalter en Emmanuel Svedenborg qu'un philosophe mystique, le pèlerin visionnaire des *Arcana cœlestia*, de *Cœlo et inferno* et de *Nova Hierosolyma*. La personnalité étrange du voyant suédois sera certainement étudiée un jour comme un des plus curieux phénomènes humains, où le monde visible et le monde invisible se pénétrèrent. Ce somnambule éveillé, qui de Gothembourg, lors du fameux incendie de Stockholm qui dura deux jours, suivit presque heure par heure et décrivit devant cent témoins les phases successives du fléau, à la minute exacte

(1) Lire à ce sujet *Les Petites Religions de Paris*, de Jules Bois.



BÉNARÈS, LES BORDS DU GANGE
(Extrait de *Mon Tour du Monde*, par la comtesse du Bourg de Bozas
(Plon, Nourrit et Cie, éditeurs)

où elles se produisaient à deux cents lieues de distance, ce prophète qui vivait dans le ciel et conversait avec les anges, fut une des plus merveilleuses intuitions scientifiques qu'ait jamais produites l'humanité. Il a pressenti, indiqué, il y a près de cent cinquante ans, la plupart des grandes hypothèses sur lesquelles le XIXe siècle a construit.

Comment Mark Twain expliquait les lettres qui se croisent.

La spécialité de Mark Twain au point de vue des recherches psychiques était la télépathie. Il disait même avoir été un *télépathiste* avant le mot ; il appelait alors ce phénomène de la « télégraphie mentale ». Il a même consacré à cet argument un ouvrage sur ses dernières années. Ce qui l'avait toujours frappé davantage, c'est que, la plupart des fois qu'il écrivait une lettre à une personne de sa connaissance, celle-ci lui écrivait à son tour, presque en même temps.

« Si vous désirez — disait-il en substance — avoir des nouvelles d'une personne A avec laquelle vous êtes ou vous avez été en correspondance, vous pouvez l'amener à vous écrire immédiatement en lui *écrivant* à votre tour une lettre et en la lui *envoyant*. Alors, avant que vous ayez eu le temps de recevoir d'elle une réponse de la façon ordinaire, vous recevrez d'A une lettre se croisant avec la vôtre ». Mark Twain dit avoir constaté à plusieurs reprises l'efficacité de ce système. Sa théorie était que la concentration de votre pensée sur A amenait ce dernier à penser à vous, et lui rappelait qu'il devait vous écrire ; mais si vous écrivez sans l'intention d'envoyer la lettre, la force de l'impulsion mentale s'en trouvait diminuée.

On peut naturellement penser, dans certains cas, que l'intention d'écrire était venue d'abord dans l'esprit d'A, et qu'il vous l'avait transmise télépathiquement en provoquant en vous le désir d'avoir des nouvelles de votre correspondant. Dans les deux cas, il s'agirait quand même de télépathie.

La remarque de Mark Twain touchant les lettres qui se croisent a été faite par beaucoup d'autres observateurs ; il n'en résulte toutefois pas qu'une recherche méthodique ait été poursuivie à ce sujet ; cette recherche est beaucoup plus difficile qu'elle n'en a l'air au premier abord, non seulement parce qu'il importe d'enregistrer minutieusement l'intention que vous avez d'écrire des lettres en ces conditions, afin de ne pas tomber dans la faute habituelle, de ne tenir compte que des succès, en négligeant inconsciemment les insuccès, mais aussi parce que les probabilités que deux personnes en rapport d'affaires ou d'amitié pensent presque en même temps à écrire l'une à l'autre sans qu'il soit nécessaire pour cela de faire intervenir l'hypothèse télépathique, sont évidemment très difficiles à déterminer.

(*Annales des Sciences Psychiques*).

Un Sonnet inédit de M. Paul Bourget

A PROPOS DE L'« HUMANITÉ DIVINE » DE M. JULES BOIS

Aujourd'hui paraît en librairie le très beau volume de vers si attendu de notre brillant collaborateur M. Jules Bois, *L'Humanité Divine*. C'est un véritable événement littéraire par la profondeur des idées, la noble poursuite d'un idéal supérieur, l'originalité de l'inspiration et la pureté classique de la forme.

M. Paul Bourget, après avoir lu les épreuves de l'*Humanité Divine*, a fait une précieuse surprise au poète en lui adressant l'admirable sonnet inédit que nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs :

A JULES BOIS

Humanité divine ! Hélas ! Quelle ironie !
Un Dieu, cet être obscur, sensuel, incertain,
Qui subit, sans comprendre, un si cruel destin,
Puisqu'il naît, condamné d'avance à l'agonie !

Pourtant vous dites vrai, poète, un fier génie
Parfois sur ce front vil met un éclair hautain ;
Espoir ou souvenir d'un paradis lointain.
Ce cœur peut palpiter d'une amour infinie.

Qu'il souffre, qu'il se donne, et cela seul le rend,
Lui, le pécheur, si pur ; lui, le chétif, si grand
Qu'il s'élève au dessus de la nature entière.

Quand il n'y aurait eu qu'un martyr ici-bas,
Un seul, nous redirions à genoux sur sa pierre :
« Humanité divine !... » Et ne mentirions pas.

PAUL BOURGET.

20 mai 1910.

M. Jules Bois est le seul poète d'aujourd'hui dont l'œuvre ait su mériter cette consécration d'un maître éminent de la pensée et de la poésie modernes. Il doit en être très fier, car ce sonnet est de tous points un chef-d'œuvre.

L'Humanité Divine a déjà été appelé par Léonce de Larmandie « Les Méditations » du XXe siècle, tellement le lyrisme en est délicat et supérieur.

LE GLANEUR

NOTRE COURRIER

M. Gustave Le Bon et M. Jules Bois affirment que « le miraculé de la Clinique ou de la Source trouve en lui-même les énergies salvatrices ».

Pourrait-on demander à ces messieurs :

1° Comment des malades, qui ne croyaient pas à la vertu de l'eau de Lourdes, ont été guéris par elle.

2° Comment des enfants en nourrice, qui ne parlaient pas encore, ont été guéris à Lourdes par les prières de leurs mères.

« L'énergie salvatrice » semble bien, dans ces deux cas, venir du dehors. E. F.

Je viens de relire Hermann et les Hohenzollern, *par M. l'abbé Florent Dumas (Lille, Desclée, de Brouwer et Cie, 1891, in-12); il y est dit qu'on peut voir dans la prophétie de Lehnin, au sujet de l'hérésie des princes du Brandebourg.*

Hoc ad undenum durabit stemma venenum.

« *Ce poison se perpétuera jusqu'au onzième souverain* », *(page 68). Or, j'ai lu, dans la* Revue britannique *de novembre-décembre* 1871 « ad tredenum », *jusqu'au treizième. L'abbé Dumas pense que* venenum *signifie la haine du catholicisme (p. 73); il constate que ce passage a été l'écueil de tous les commentateurs (p. 134), et admet que le prophète a eu en vue le roi Frédéric-Guillaume IV. Mais le mot* « tredenum » *n'est-il pas dans d'autres copies que celle de la Revue britannique?* TIMOTHÉE.

ASTROLOGIE

Éphémérides Divinatoires

(Pour l'anniversaire de naissance, etc., ces éphémérides sont plus exactes pour midi; pour les heures beaucoup plus avancées ou reculées, il faut les modifier par l'influence du jour suivant.

MARDI 19 JUILLET. — Du vent, de la pluie.

Journée très incertaine. Bonne pour les affaires de commerce entre midi et 1 h. 30 seulement.

Un enfant né ce jour sera très désordonné et trop sans-souci, d'un tempérament assez vif, et n'aura pas beaucoup de réussite dans les affaires. Peu fortuné dans le mariage. Peut réussir dans un emploi qui a rapport aux chevaux, comme dans les courses, écuries d'entraînement, etc.

Anniversaire. — Plutôt mauvais. Les affaires demanderont beaucoup d'attention et de surveillance.

MERCREDI 20 JUILLET. — Temps incertain.

Journée bonne pour demander des faveurs, et aussi pour les ventes. Evitez des spéculations

Naissance et anniversaire. — On sera porté à la dépense et au désordre dans les affaires, lesquelles demanderont beaucoup d'attention. Mais pour les artistes, les musiciens et les hommes de lettres, l'anniversaire est propice.

JEUDI 21 JUILLET. — Temps très variable.

Journée bonne l'après-midi et le soir pour les voyages, les déménagements et l'amour.

Naissance et anniversaire. — Très incertain, des querelles, des ennuis et des changements sont probables, mais assez bon pour l'amour, et plutôt favorable pour ceux qui sont employés dans les services de transport ou dans les voyages.

VENDREDI 22 JUILLET. — Temps très incertain, mais avec quelque tendance vers le beau temps.

Journée mauvaise pour toute chose, sauf la vente.

Naissance et anniversaire. — Pas très propice.

SAMEDI 23 JUILLET. — Du vent.

Journée. Dans l'après-midi seulement, bonne pour toute affaire, et pour les voyages.

Naissance et anniversaire. — Pas mauvais, mais excellent si c'est dans l'après-midi.

DIMANCHE, 24 JUILLET. — Du vent et du tonnerre.

Journée excellente pour l'amour, mais éviter les querelles.

Anniversaire. — Menace des procès Les affaires demanderont beaucoup de prudence. Excellent pour l'amour et le mariage.

Un enfant né ce jour sera très vif, mais de bon cœur, et néanmoins un peu batailleur, sera généralement aimé. Dans les affaires, il sera appuyé par des amis et des relations favorables.

LUNDI 25 JUILLET. — Du vent, et peut-être de l'orage.

Journée seulement bonne pour la vente.

Naissance et anniversaire. — Peu propice, mais bon pour les voyages, peut-être pour l'amour.

MARDI 26 JUILLET. — Temps plutôt orageux, et porté vers la chaleur.

Journée peu propice.

Naissance et anniversaire. — Presque comme pour le 25.

MERCREDI 27 JUILLET. — Plutôt de la chaleur.

Journée beaucoup plus propice pour toute affaire après midi.

Anniversaire. — Prenez des précautions contre l'incendie ou le vol, et évitez les spéculations.

Un enfant né ce jour sera désordonné et dépensier, et sera en danger de se lier avec des gens de caractère douteux. Mais il sera très intelligent et peut réussir.

JEUDI 28 JUILLET. — Temps incertain, revirement vers l'humidité.

Journée bonne en général, sauf pour l'amour ou le mariage.

Naissance et anniversaire. — Incertain. Des changements. Peu propice pour l'amour ou le mariage.

VENDREDI 29 JUILLET. — Temps incertain, revirement vers la pluie.

Journée peu propice.

Naissance et anniversaire. — Peu propice, sauf pour l'amour ou le mariage.

SAMEDI 30 JUILLET. — Temps orageux. Du tonnerre.

Journée excellente en général, mais quelque danger de querelles ou rixes.

Naissance et anniversaire. — Pas trop mauvais, mais la santé est un peu menacée.

DIMANCHE 31 JUILLET. — Tonnerre et orage.

Journée excellente dans l'après-midi.

Naissance et anniversaire. — Très fortuné.

LUNDI 1er AOUT. — Des averses.

Journée excellente en général.

Naissance et anniversaire. — Quelques ennuis de peu d'importance. En général très propice.

MARDI 2 AOUT. — Plutôt du beau temps.

Journée excellente dans l'après-midi et le soir. Mais évitez des nouvelles spéculations.

Naissance et anniversaire propice.

MERCREDI 3 AOUT. — De la chaleur, avec du tonnerre.

Journée infortunée.

Naissance et anniversaire. — Pas très bonne, mais réussite en amour et de par des amis. ADRIAN A MYNSICHT.

6) Les « *Feuilletons* » de l'Echo du Merveilleux

Le Roman de la Résurrection

(V *Suite*)

— Au moyen de quoi cette communication intime? demanda Yesod, très absorbé, tandis que Chesed griffonnait fièvreusement ses notes sinistres.

Netzah reprit :

— Par... je ne sais comment m'exprimer... par une sorte de fibres d'une nature singulière, une espèce d'électricité sans fils, s'irradiant comme un nimbe de la pensée vers la vie.

— Très intéressant, observa Yesod.

— A cet instant... je ne saurais vous dire comment... mais je voyais mon propre corps inerte et pâle; quoique je l'eusse bien quitté, j'en sentais le froid glacial et je voulais rompre ce lien fluidique, en vertu duquel, tout extériorisée que je fusse à moi-même, je percevais encore toute une gamme effrayante d'indéfinissables sensations d'odorat, de goût, de vue, de toucher et même d'ouïe... j'entendais comme un orgue éloigné qui accompagnait la messe des morts.

— De plus en plus curieux, affirma Yesod.

Netzah poursuivit après un long soupir :

— Je ne puis préciser la durée de cette période nouvelle, de ce que vous appelleriez l'évolution de mon âme.

Tout à coup j'ai vu très nettement que ma partie intelligente, le vrai moi, était engagée dans une caverne profonde et obscure entraînant avec elle mon corps, tel qu'un boulet abominable rivé implacablement, et j'éprouvais la douleur que ressent une chair vive poussée sur un sol raboteux plein de cailloux aigus. Et ce voyage, dans le souterrain hideux n'en finissait pas... n'en finissait pas. Subitement, comme je désespérais, une petite secousse, comme une étincelle très légère de vos machines, mais bien plus fine, bien plus délicate... je ne puis pas vous dire, une petite secousse a rompu cette attache qui m'unissait à mon cadavre et alors... et alors... Ah! mes yeux véritables se sont ouverts... et j'ai contemplé... d'abord... devant moi, béants... deux abîmes noirs et rouges... mais des abîmes qui remuaient... une sorte d'énormes tourbillons de fumée écarlate, tournant avec une impétuosité d'ouragan et charriant... je ne sais où... des formes humaines dolentes et très pâles...

— Bon ça, dit le Magiste, et après?

— Au delà de ces abîmes, j'ai entrevu... ah!

— Voyons, Netzah!

— L'Ineffable!... Je ne dis plus rien.

— Au contraire, vous n'allez pas nous suspendre un récit incontestablement original, au moment le plus palpitant.

Et Yesod voulut essayer de passes magnétiques, se rappelant le pouvoir de ses suggestions anciennes.

Netzah eut un rire convulsif.

— Ah! de grâce, Monsieur le docteur, nous en avons terminé, n'est-ce pas? avec votre hypnotisme... vous êtes un cocher de fiacre, voulant concourir avec un ballon électrique. C'est comique, vous savez! J'ai suspendu à l'instant où je voulais suspendre, c'est fini.

— C'est très fâcheux, articula Yesod.

— Si vous voulez, continua Netzah, nous allons reculer, ensemble, du mystère entrevu jusqu'à cette misérable vie où votre attentat m'a rappelée.

— Allez, dit le magicien... faute de grives...

— Je n'avais donc plus qu'à traverser l'un des tourbillons pour atteindre la divine clarté qui exerçait sur moi une telle attirance, que ce passage par les flammes cessait presque d'être effrayant. Soudainement, j'ai eu l'impression très nette d'être retirée en arrière par des mains traîtresses et invisibles, les vôtres sans doute, Messieurs...

— Ensuite, ma belle enfant? dit Yesod.

— Ensuite, reprit le fantôme... vous pouvez vous imaginer une première communiante revêtue de sa robe blanche et que des brigands empoigneraient pour la plonger dans la fange, en faire une loque détrempée, un oripeau traîné, un rebut sans nom.

Mon cadavre était le théâtre d'une bataille entre une armée de monstres dont l'horreur défie toute conception, et qui se disputaient, véritables goules, les bribes de ma chair inerte, les flaques noires de mon sang glacé... Ah!

— Après... dit le magiste très doucement.

— Après... après... une force irrésistible m'a enchaînée à cette défroque, et nous avons en sens inverse, parcouru la caverne affreuse; revenue à l'entrée du souterrain, il m'a fallu embrasser de plus en plus étroitement cette putréfaction, l'étreindre, la pénétrer, m'identifier à elle, avoir la sensation inouïe du grouillement de ces bêtes immondes... puis, puis je ne faisais plus qu'un avec la masse de chair qui redevenait moi-même en une copulation intime, révoltante, abominable... et je vous ai entendus tous les deux à cet instant... Je croyais rêver... C'était la réalité. Peu à peu les vampires ont cessé de me manger et de me boire, j'ai éprouvé des sensations terrestres, d'horribles odeurs, des brûlures. Minuit a sonné à votre horloge de mort, mes yeux se sont ouverts. Vous étiez vainqueurs, j'étais ressuscitée.

— Allons, répliqua Yesod, vous devenez plus gentille. S'il faut sauter le pas... on le sautera, mais imitons les philosophes anciens qui, les veines déjà ouvertes, ne cessaient de converser avec leurs disciples que lorsque le froid de la mort glaçait leurs lèvres et paralysait leur langue. J'ai le dilettantisme d'un pareil entretien, même destiné à s'engloutir dans les profondeurs de l'oubli. Chesed continuera à prendre des notes. Comme les naufragés de ce fameux navire de guerre qui, devant la mort inévitable, revêtirent leurs grands uniformes, il faut que le jour naissant qui verra nos cadavres trouve sous nos mains tous nos instruments de recherche, tous nos appareils investigateurs, nos armes à nous, nos armes glorieuses, qui n'infligent pas la mort, qui, en cette nuit mémorable, se sont emparées du secret de la vie.

(*A suivre.*) Comte Léonce de Larmandie.